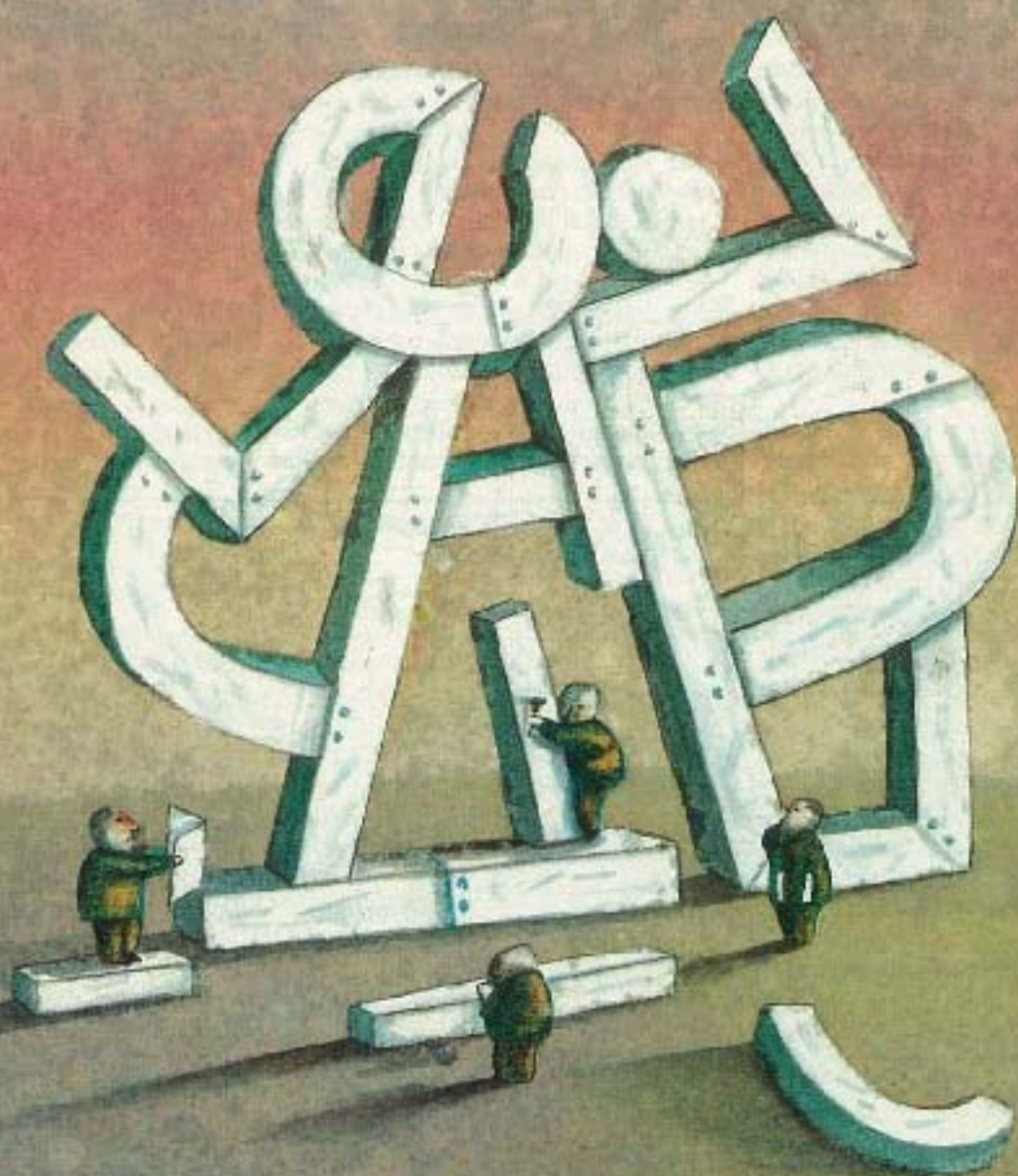


L'éditique
nic et nunc

edut

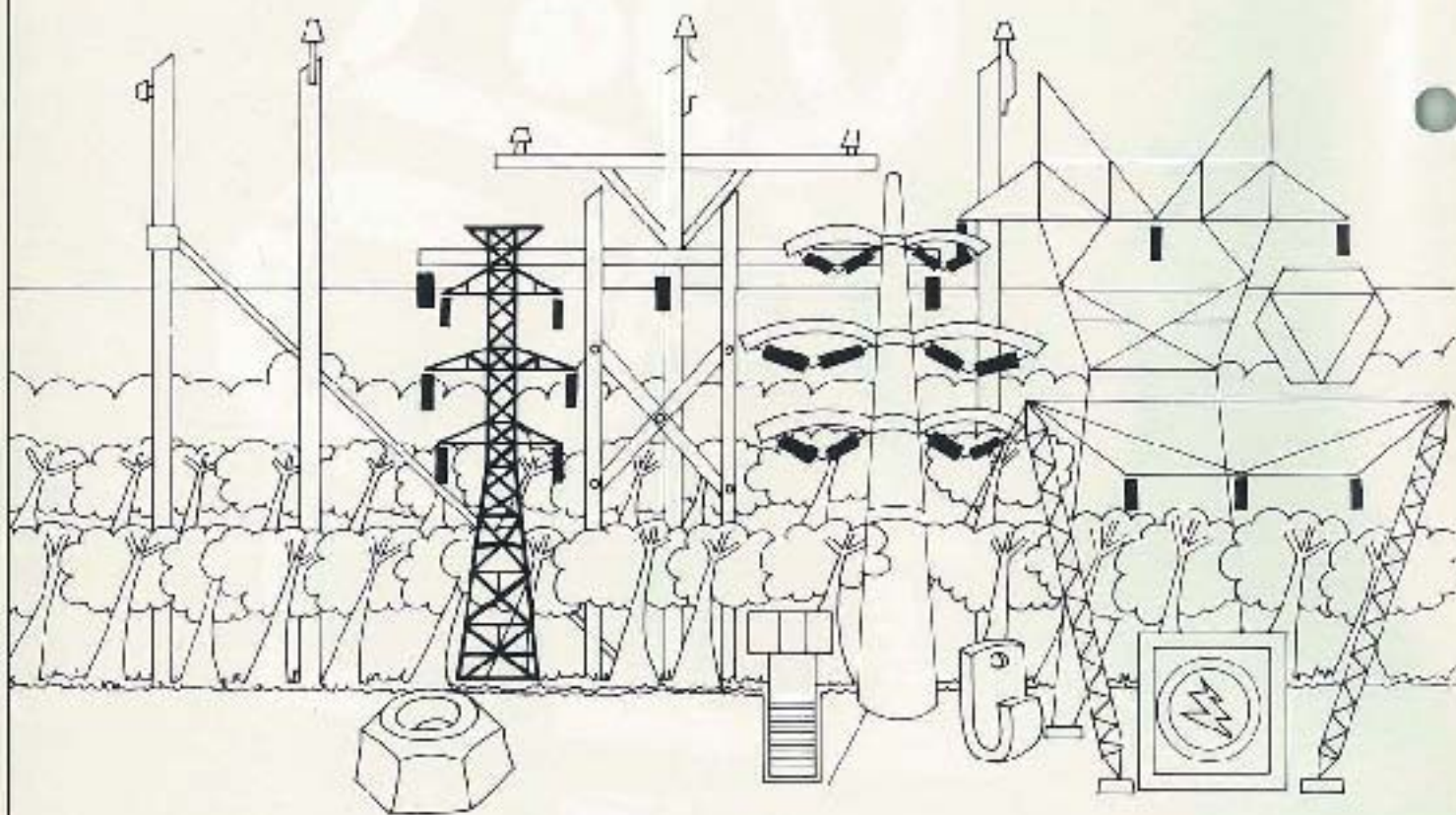
Communication technique le saut créateur



Le français technique vit à Hydro-Québec et il se porte bien

Non seulement au service Rédaction et Terminologie, mais aussi dans les centrales et les postes, au réseau de distribution...

Dans les lexiques également. Notamment le *Vocabulaire illustré des lignes aériennes*, fascicules 1 : *les supports*, 2 : *les conducteurs et les isolateurs*, 3 : *ingénierie et construction*, et 4 : *entretien*.



Pour commencer

Frais de composition qui flambent ; qualité de la typographie qui baisse vertigineusement ; délais incontrôlables ; code typographique presque impossible à faire respecter ; manque de souplesse de la mise en page traditionnelle ; difficulté de coordonner les intervenants, trop nombreux, trop éparpillés... Tous ces problèmes liés à la production d'une revue ont dorénavant leur solution : le *desktop publishing*, qu'on appellera peut-être éditique.

Circuit innove. Voilà pourquoi ce numéro ne ressemble pas tout à fait aux précédents. Il a fallu s'adapter à une nouvelle technique de production, dont vous n'avez pas fini d'entendre parler, et qui devrait se répandre comme une traînée de poudre. Dans deux ans, parions qu'elle sera devenue la norme pour les petites publications comme la nôtre.

Le principe : traitement de texte sur Macintosh (presque tout le *desktop publishing* se fait à l'aide du Mac) ; mise en page sur Macintosh avec le logiciel *PageMaker* (voir l'évaluation de ce programme dans « Des techniques ») ; impres-

sion au laser pour correction de la mise en pages ; impression du photoprêt sur presse Linotronic, avec le résultat que vous voyez : qualité identique aux procédés classiques.

Nous y voyons trois grands avantages. D'abord, en confiant le traitement de texte à une seule personne, toujours la même, il devient beaucoup plus facile de faire respecter notre protocole typographique. Un énorme casse tête en moins. Ensuite, la facilité de concertation avec laquelle *PageMaker* permet de changer la mise en pages, de corriger les cublis, d'ajouter ou de retrancher... Moins de stress, moins de coups de téléphone à faire pour expliquer ou s'excuser, moins de commentaires sarcastiques à endurer pour telle gaffe...

Et, *last but not least*, c'est une filière plus économique, d'après tous nos calculs. Cela reste à confirmer, les factures de ce numéro n'étant pas arrivées. Mais en toute probabilité nous réaliserons des économies.

Nous serons en période de rodage pour les deux ou trois prochains numéros. Ne soyez pas étonnés si la maquette continue de subir de légères modifications. Vous êtes aux pre-

mières loges et nous vous tiendrons au courant de nos découvertes - car nous supposons que nombre d'entre vous en tireront profit.

En parlant de gaffes, il paraît qu'un des éléments les plus faciles à oublier, c'est la provenance des photos. Nous n'y avons pas manqué, et j'aimerais rendre à nos collaborateurs ce qui leur appartient. Merci à Tchaké Chilinguirian pour ses photos du congrès mexicain (juin 86, p. 12 et 14). Merci à Pierre Cloutier pour ses excellentes photos du QX-10 d'Epson (juin 86, p. 26, 27 et 28) et pour la photo du congrès STQ (sept. 86, p. 17).

Pour ce qui est de la gaffe du numéro « 13 bis », n'en parlons pas, voulez-vous ? J'en suis encore toute rouge de confusion.

Au moment de mettre sous presse, nous avions en main une centaine de sondages dûment remplis. Les commentaires sont généralement favorables (ouf !), certains sont dythirambiques, les suggestions sont toutes intéressantes. Détails au prochain numéro. ■

Pour le comité,
Johanne Dufour

Circuit

Circuit, n° 15, décembre 1986

Dossier : La communication technique 3

De plus en plus en demande, les rédacteurs techniques ne sont pas légion. Gisèle Foucault a coordonné un impressionnant dossier sur cette profession de l'avenir.

Sur le vif 18

La traduction est on ne peut plus universelle... La Finlande, grand pays de traduction. Et les USA en voie de le devenir.

Des mots 21

Les mots qui font des détours... et ceux qui vont droit au but : euphémismes et néologismes.

Des livres 23

Deux livres, deux époques : les mémoires d'un ancien et les trucs d'un moderne.

Des revues 27

Pour se tenir au courant de l'actualité langagière, at home and abroad ; bref, restez dans le circuit.

Des techniques 30

La révolution de l'heure fera-t-elle souffler un vent de folle créativité chez les langagiers : l'éditique, ou *desktop publishing*, est en ville... et dans nos pages.

Court-circuit 32

Le travail en coulisses des anges gardiens, et l'œuvre discrète des maîtres.



Le Rideau-Vert nous écrit

Merci de m'avoir fait parvenir le numéro de *Circuit* sur l'adaptation théâtrale (mars 1986).

Je tiens à féliciter tous ceux qui collaborent aux textes de cette revue; les articles sont très intéressants et traités avec un professionnalisme qui force l'admiration.

Mercedes Palomino

Directeur administratif

Théâtre du Rideau-Vert

Universities are catching up!

The provocative article *À quand des universités à la page?* in your June issue contains several valid criticisms and constructive recommendations. No doubt it is right, for instance, that dictaphone translation should be more widely taught than it is; and a case can be made for initiating students into bureau management.

Unfortunately, however, the article also contained three comments that were very ill-informed. The first was that "les stages sont rares". This summer, despite the sharp reduction in the number of placements at the federal government, 28 of our students are doing practicums with outside employers. In addition, all our final-year students have an opportunity to do an in-school practicum under a professional reviser. The schools realize the need for this mode of transition into working life; the problem is that they still do not receive enough cooperation from employers — and perhaps, also, that there are too many students enrolled in translation courses in some regions.

The second comment comes at the end of the recommendation that "l'université devrait peut-être... enseigner une troisième langue afin de permettre au traducteur de 's'internationaliser'." I agree with the spirit of the recommendation: most students fail to see how much they

limit their prospects by their complacent assumption that two languages are enough. However, some schools do already offer a third language — in our case Spanish — and without obliging students to take on an extra study load "hors programme".

The final comment is so categorically phrased that it calls for an equally strong rebuttal. On the subject of 'computer literacy', Betty Cohen writes: "Or, pour le moment, les universités n'ont strictement rien [her emphasis] à offrir à cet égard." The fact is that our school has been providing a final-year BA course on *Computers and Translation*, as well as two graduate seminars in the same field, for the past ten years [my emphasis]. At first the BA course was an elective, but it became compulsory in the early 80s. Students get 'hands-on' experience on our own microcomputers, as well as access to the federal terminology bank and to the extensive data bank facilities of the university library. For most of the decade both the course and the seminars have been taught by somebody eminently qualified to inculcate "une certaine prédisposition chez l'étudiant", namely Benoît Thoun.

Though it is all too true that "les mécanismes universitaires sont lents", the schools have proven over the years that they do respond eventually to changing needs. They welcome constructive criticism from the profession, but ask that it too should be *à la page*.

Brian Harris

More Dos and Don'ts

I have just returned from vacation to find an exceptionally interesting issue of *Circuit*. I refer especially to Pierre Cloutier's article on the Epson QX-10, and Don Sugden's *Dos and Don'ts* for the novice freelancer.

I have had my Epson for 2 1/2 years now, and it became indispensable within minutes. My billings

doubled the first month. It was easy to learn, and has been my faithful assistant ever since. As for the *fin de série* question, the machine has everything a translator (or writer, my other chapeau) could want or use for the foreseeable future.

A couple of additions to the "DOs" list: DO get an answering machine or service (it's astounding how many freelancers don't, and then wonder why no one calls), and DO get business cards printed—then carry them with you at all times!

Kathe Lieber

Circuit

Publié quatre fois l'an par la

Société des traducteurs du Québec



1010, rue Sainte-Catherine ouest
Bureau 540
Montréal (Québec) H3B 1G7
Tél.: (514) 961-1792

Représentant au Conseil de la STQ

Denis Gauthier

Coordination

Gloria Keene et Elaine Pothin

Rédaction

Michèle Cossette (Des mots), Johanne Dufour, Paul Harguin (Des services), Nada Karpen (Sur le vif), Solange Lapiere (Corrections), Pierre Marchand (Des techniques), Josée Guellet Simard, Michel Roy (Des livres) et Marie Perre (secrétaire du Comité).

Révision

Roxane Fraser, Marie-Claire Lemaire, Caroline Shannon et Diane Tonnem

Illustrateur

Philippe Béla

Dactylographe

Éric Cabot

Mise en pages

typo-M

Impression

Atelier des sounds

Publicité

Anne-Marie Malenfant (Jean Bégin & Associés)
(514) 746-6861

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'éditeur et de l'auteur.
L'éditeur n'assume aucune responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant dans *Circuit*.

Dépôt légal — 4^e trimestre 1986

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Tarif d'abonnement

Membres de la STQ: abonnement gratuit.

Non-membres: 20 \$ par année (30 \$ à l'extérieur du Canada). Chèque ou mandat-poste à l'ordre de « Circuit STQ » (voir adresse ci-dessus).

Le risque merveilleux de créer



La communication technique est à nos portes. Les langagiers rapatrieront-ils cette profession dans leur camp ?

par Gisèle Foucault

Gisèle Foucault a fait partie de l'équipe chargée de la formation des rédacteurs techniques d'IBM Corporation. Elle est aujourd'hui responsable de la planification des services linguistiques d'IBM à Montréal.

Qui n'a jamais ressenti, ne serait-ce qu'une fois, la frustration du profane incapable d'assembler un meuble ou de faire fonctionner un nouvel appareil après avoir lu les instructions du fabricant ? Chaque nouveauté qui s'introduit dans notre vie quotidienne exige de nous un effort d'adaptation. Notre premier contact avec un nouveau produit sera agréable et stimulant si la documentation qui l'accompagne est bien faite. L'expérience pourrait être des plus frustrantes dans le cas contraire.

La documentation qui permet d'apprendre à utiliser un produit fait partie de ce produit, même si ce n'est que pour un temps limité. Tout comme le départ de la navette spatiale (et le succès ou l'insuccès de sa mission) repose sur ses fusées de lancement, le succès d'un nouveau produit dépend en grande partie de la documentation qui l'accompagne. L'ère de l'information, caractérisée par l'automatisation rapide des gestes quotidiens (qu'on songe à la cuisine aux micro-ondes, aux transactions bancaires par guichet automatique, ou au courrier électronique), a ainsi donné naissance à une nouvelle profession, la communication technique.

La communication technique vise à rendre une information technique complexe accessible à un public profane. Elle se distingue cependant de la vulgarisation scientifique dont l'objet est essentiellement de diffuser l'information. La communica-



tion technique, en effet, est toujours conçue en vue d'une action à entreprendre ou d'une tâche à exécuter dans l'utilisation d'un produit technique. Sa fonction essentielle est d'enseigner, c'est-à-dire de susciter chez les consommateurs les comportements voulus pour leur permettre de tirer parti d'une technologie, qu'il s'agisse de la transmission d'un texte par téléscripteur, du gonflage d'un radeau de sauvetage ou de l'entretien d'une imprimante au laser.

Synthèse du message et du médium

Au départ, on a eu tendance à confier aux ingénieurs ou aux spécialistes la tâche de documenter un produit technique. Malgré quelques brillantes exceptions, on a dû constater que les résultats trahissaient le manque de formation en rédaction

des spécialistes et leur peu d'intérêt dans ce domaine. On s'est donc tourné vers des personnes plus proches de la langue et de l'écriture, mais sans préparation scientifique ni technique. La complexité de certains projets leur a rendu la tâche plutôt ardue.

Aujourd'hui, le communicateur technique doit réaliser la synthèse entre ses connaissances techniques dans un domaine particulier et une maîtrise parfaite de l'outil de communication par excellence qu'est sa langue. À ces deux conditions fondamentales, il faut ajouter des connaissances en andragogie (comment les adultes apprennent-ils ?), en ergonomie (où placer l'information sur une page imprimée, sur un écran cathodique ?), en conception graphique (quelles illustrations choisir, quelle taille leur donner, où les placer ?), en communication interculturelle (tel exemple survivra-t-il à la traduction en une vingtaine de langues ?), et en audio-visuel (face à un public qui lit de moins en moins...). La communication technique, c'est tout ça, et beaucoup plus encore. C'est maîtriser le message et le médium, doser savamment l'un et l'autre, pour arriver à créer un produit d'information essentiel à l'utilisation d'une technologie.

« If information is not entertaining, it won't be absorbed — not by preschoolers or postgraduates. »
John Naisbitt,
The Year Ahead: 1985

Bien souvent, c'est un métier qui s'apprend sur le tas, à tâtons. La lenteur et les coûts d'un tel apprentissage ont poussé certaines entreprises à créer leur propre programme de formation en communication technique. Elles ne le font toutefois que

pour combler des lacunes techniques et linguistiques, pour parer au plus pressé en attendant que les universités produisent des diplômés qui répondent à leurs attentes. D'ailleurs, les maisons d'enseignement supérieur ont saisi la balle et se sont lancées avec enthousiasme dans ce nouveau domaine. Aux États-Unis, les programmes en communication technique sont nombreux et variés, comme en fait foi l'article de Bob Krull *Technical Communication Education*. Au Canada, certaines universités offrent déjà des cours de rédaction dans le cadre de programmes techniques. Quelques universités proposent des programmes spécialisés en rédaction technique ou en communication technique. On songe entre autres à l'Université de Sherbrooke et au collège Algonquin. Ces programmes sont appelés à se répandre et à prendre de l'ampleur pour répondre à la demande croissante du marché canadien.

De toute façon, les communicateurs techniques n'auront jamais fini d'apprendre leur métier. À peine auront-ils maîtrisé le domaine de l'édition qu'ils devront délaisser le médium papier pour l'écran cathodique. L'écran cathodique lui-même sera bientôt intégré à un système de vidéo-disque programmable. En Europe, l'utilisation de réseaux du type TéliDon se répand encore plus rapidement qu'en Amérique. À quand le bracelet-montre qui parle? Chaque nouveau médium oblige le communicateur technique à repenser ses méthodes, à réévaluer ses principes de travail, en quelque sorte à réinventer son métier. On ne devient pas producteur d'émissions de télévision du jour au lendemain, comme nous le raconte Richard Oppenheimer dans *Visual Technical Communication - The New Frontier*, mais c'est pourtant ce qu'on attend des communicateurs techniques.

L'informatique, et plus particulièrement la création de progiciels, est un des domaines où la communication technique joue un rôle primordial. En effet, sans une bonne interface avec l'utilisateur, les fonctions codées par les programmeurs resteront dans l'ombre. Une fonction n'existe aux yeux du consommateur



que dans la mesure où il peut aisément y avoir accès. Les communicateurs techniques ne se bornent donc pas à documenter le produit, ils sont responsables d'une de ses composantes essentielles.

Il y a encore quelques années, leur rôle se limitait à décrire exhaustivement un progiciel. Aujourd'hui leur objectif est diamétralement opposé : ne donner à l'utilisateur que l'information dont il a besoin pour arriver à ses fins. Pas plus, pas moins. C'est donc dire que les communicateurs techniques doivent vraiment se mettre dans la peau des utilisateurs et n'extraire de la masse de spécifications techniques fournies par les programmeurs et les ingénieurs que les éléments utiles. Leur grille d'analyse se fonde sur une connaissance approfondie de la clientèle visée et des tâches qu'elle accomplira avec le produit. On trouvera dans l'article *Task Analysis and Technical Communication* un bref aperçu de la méthodologie qui permet d'arriver à une telle connaissance.

Chose certaine les communicateurs techniques participent vrai-

ment à l'élaboration des progiciels. Dans certains cas, les programmeurs ne commencent pas le codage avant que tous les menus, messages et autres affichages n'aient été conçus : situation idéale s'il en est! Cette méthode n'est pas encore généralisée, mais le fait qu'on ait déjà tenté l'expérience montre qu'un nouvel équilibre cherche à s'établir.

Partout où il y a conception et fabrication de produits exigeant un entretien complexe ou un apprentissage de la part du consommateur, il y a du travail pour les communicateurs techniques. Toutes les entreprises ne peuvent cependant se permettre de constituer leur propre service ; on cherche donc des fournisseurs capables d'exécuter le travail à contrat. Les cabinets autonomes réunissant une équipe capable d'offrir des services variés se taillent d'ailleurs une place de choix dans ce marché.

En général, l'information est conçue en anglais, pour être ensuite traduite vers le français et d'autres langues, mais il existe également une certaine demande du côté français. Les cabinets de traduction (ou les traducteurs indépendants) sont très bien placés pour se lancer dans la course. En effet, la traduction exige des compétences en recherche, en synthèse, en rédaction et en vulgarisation. Quant à la terminologie, elle constitue un atout important pour les traducteurs, car elle fait déjà partie de leurs méthodes de travail, alors qu'elle est encore peu connue aux États-Unis en communication technique. C'est d'ailleurs une compétence québécoise qu'il y aurait lieu d'exporter chez nos voisins. La qualité de vie des traducteurs s'en trouverait améliorée!

Pour un traducteur, se lancer en communication technique, c'est découvrir « une vie avant la traduction technique », comme en témoigne Claude Bédard, revenu de son aventure. C'est aussi élargir sa palette de moyens d'expression, s'éloigner du texte pour concevoir des images, les colorer et les animer. Bref, c'est prendre le risque merveilleux de créer.

Nombreux sont ceux qui travaillent en communication technique

sans peut-être s'identifier à cette profession, comme le mentionne Reynolds Kanary dans son *Status Report*. Les associations professionnelles, comme la STC et la CATTW, permettent de rompre l'isolement, de rencontrer des confrères et de s'enrichir des expériences de chacun. Les congrès et concours organisés par la STC contribuent à l'affirmation professionnelle des communicateurs techniques. Les critères et méthodes d'évaluation de la qualité, comme ceux qu'on évoque sous le titre *Usability Becomes a Key Issue...*, contribuent également à établir la crédibilité de cette profession.

Ce dernier aspect aura vraisemblablement un effet d'entraînement sur les traducteurs. En effet, pour bien faire leur travail, ceux-ci doivent non seulement traduire l'information mais aussi l'adapter techniquement (claviers, jeux de caractères, etc.) et culturellement (ton, vocabulaire, humour, exemples, etc.). Et ils doivent démontrer que leurs traductions répondent aux mêmes critères de qualité et d'efficacité que l'original, en contexte. C'est donc dire que les traducteurs devront eux aussi savoir manipuler les outils de mesure utilisés en communication technique, et jouer un peu le même rôle que les communicateurs techniques. À moins que ce ne soit le contraire! En effet, on cherche de plus en plus à raccourcir les délais de traduction, et l'une des solutions envisagées par les communicateurs techniques est la rédaction multilingue simultanée. De toute évidence, le rapprochement entre ces deux disciplines ne pourra que s'accroître davantage.

Et c'est sans doute pour le mieux car toutes deux ne pourront qu'y gagner. La communication technique ouvre des perspectives inespérées aux traducteurs. La traduction et la terminologie aident au professionnalisme des communicateurs techniques. Et si saint Jérôme est le patron des traducteurs, les communicateurs techniques devraient peut-être s'identifier à Brahmā avec ses quatre faces et ses deux paires de bras. Ils n'en auraient pas de trop pour vivre au rythme trépidant d'une profession à l'ère de l'information! ■

OUVERT 7 JOURS JUSQU'À 21 HEURES

Librairie Champigny inc.
4474, rue Saint-Denis
Montréal (Qué.)
844-2587

Champigny

UN JOUR OU L'AUTRE

MÉGATEXTE

- Traitement de textes
- Banque de connexes

3479, rue St-Denis
Montréal (Québec)
H2P 2G8

387-6979



The Technical Communicator: A Status Report

Hi-tech marketing strategies depend increasingly on the ease of use and the attractiveness of documentation

by Reynolds Kanary

Reynolds Kanary is an English language instructor at the *École nationale d'aéronautique du Collège Édouard-Montpetit* in Longueuil, Québec. For the past three years, he has been working on the development of a technical writing program for Corted aimed specifically at the aviation industry. Last year he conducted a study, including an industrial survey, on the feasibility of opening a program in technical communication at the School.

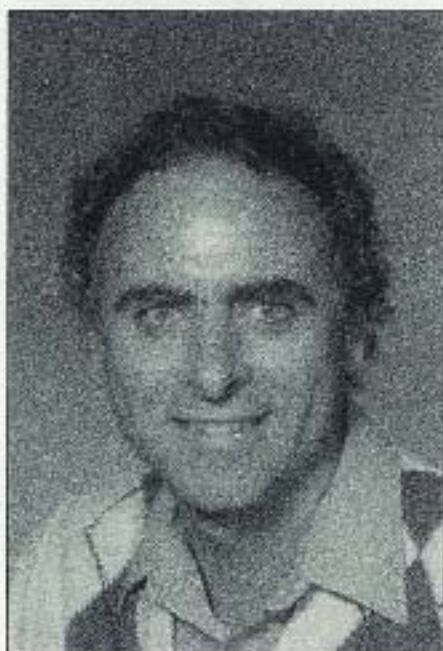
One of several revolutions we have all witnessed in the twentieth century is in the field of communications. That we even describe communications as a field is indicative of the importance it has attained in science, business, industry and even leisure. The greatest change has occurred in the development of a language, style and format often called simply technical communication.

There are many technical communicators in Canada, although few would specifically describe themselves as such. The major reason is that the transmission of information is only one of many functions of most jobs. As a result, the technical communicator as a definable profession is relatively unknown, even though many people perform the activities daily.

Nonetheless, the profession does exist. As a career option, technical communication almost exclusively involves either writing or illustration. The practitioner is usually called a technical writer or illustrator.

A Real Need

Advertisements appear weekly in Montreal newspapers for technical writers. Positions are available in fields as diverse as aerospace, bio-medical research and



food technology. Clearly, the need is not for hundreds of new technical writers a year, but there is, nevertheless, a steady demand.

Articles appear frequently in newspapers, business and technical journals that argue for improved language skills for technical and scientific personnel. Furthermore, whether the need is for full-time technical writers or for technicians with better training in preparing documentation and reports, mastery of French is increasingly mentioned as a requirement.

A Case in Point

In January 1982, a survey conducted by Employment and Immigration Canada (EIC) indicated that more than eighty technical writers were permanently employed by nine major aerospace companies in Québec. For the period 1982-1986, EIC forecast the hiring of thirty additional technical writers by those companies, bringing the total to more than one hundred and ten.

The field was considered one of the few showing room for growth during the economic slump.

What might appear to have been a bright situation took a peculiarly Canadian twist. Aeronautics companies were forced to look to the United States and Great Britain for technical writers because there were not enough qualified Canadians. A Québec Ministry of Labour survey found that during the period 1981-1983, twenty-four foreign technical writers had been hired in Québec.

Why?

Programs in technical communication have been offered in the United States for thirty years at the college and university levels. Until two years ago, no such program existed in Canada. The result has been a continual headache to manufacturers and Canadian Immigration.

One problem frequently mentioned is literacy. Without going into the reasons for the decline in literacy over the past generation, companies have experienced increasing difficulty finding employees who express themselves well both orally and in writing on technical subjects.

The result is that companies can rarely ask the designers of equipment to prepare oral or written information for clients or the general public. Only rarely do they possess the expertise to convey this type of information to an audience outside the company. At the same time, marketing and public relations departments do not have the personnel with technical backgrounds necessary for transmitting information more detailed than publicity brochures.

Employable Technical Communicators

There are two fundamental requirements that must be met by an entry level technical communicator. The first is a basic background in one or more technologies and the second is an ability to write well in English (and in some cases in French, particularly in Quebec).

Many of the requirements of technical communication are shared by different technologies. As a result, a technical communicator specializing in aircraft maintenance can also work for companies manufacturing automobiles, subway trains and buses. The writing and speaking skills are similar and industry norms are easily learned when the employee is familiar with at least one standard.

One curiosity reported by many companies concerns the high turnover rate found in technical publication departments. They constantly lose technical writers to other departments within the company. The reason most often cited is that technical writers necessarily consult personnel outside their own department, and, in fact, become quite well known within the company. Their broad knowledge of the company's operations and products makes them interesting candidates for positions even when not possessing the specific qualifications necessary for the job.

Persons considering a career in technical communication must be able to communicate well in English. This does not mean, however, that English has to be their mother tongue. In fact, companies have indicated that technical communicators who have learned English well often have a mastery of the written language that is equal to or superior to that of many English technical communicators. For this reason, the field of technical communication is becoming much more accessible to Francophones than it has been in the past.

The Translation Question

A recent trend in technical commu-

nication has been to take into account not only the linguistic but also the cultural differences of target audiences. Thus, rather than proceed by translation, original versions of a text based on a single set of specifications are written at the same time, but in different languages. The approach has been used successfully in the computer industry and is being seriously considered by a number of companies for military technical documentation in Canada.

However, the reality in industry around the world is that technical and scientific documentation is for the most part written only in English. What little appears in other languages is usually translated (and sadly, not always well!). Unfortunately, the cost and the delays in publication have prevented this option from becoming widespread except in specific cases. These cases include documents aimed at unilingual, non-English speaking audiences (e.g. Quebec) and documents that do not risk major modification over a period of time.

Generally speaking, this means that publicity brochures and operating instructions aimed at home consumption are translated, but very little else. Industrial documentation, particularly in high technology industries, is subject to continual and immediate revision. As a result, translations when they do appear are often already out of date.

Available Training

In Canada, the first complete program in technical communication was offered at Algonquin College in Ottawa only two years ago. The second was offered last year at the *École nationale d'aéronautique* and the University of Waterloo will shortly offer a graduate and undergraduate program.

There are several reasons for this new found Canadian interest. In the past, plants in Canada with head offices in the United States did not require technical writers. Technical

publications for their products were written in the States and sent to the Canadian subsidiary for use and distribution. Small Canadian manufacturers were unable to create enough work to justify the hiring of full-time technical communicators. As a result, educational institutions have felt little pressure from industry to train qualified technical communicators for career purposes.

However, the Canadian situation is evolving. First, many multinational corporations have adopted the practice of developing and manufacturing products for international distribution at a single location. For example, all toasters produced by a large appliance firm will be made at the Montreal factory. Their blenders, on the other hand, will be made in New York. This new practice has proved more efficient, eliminating duplication involved in producing toasters in 16 different locations. An important side effect is that technical documentation for a particular product is prepared at the source of production, rather than at the largest facility or the head office.

Second, the explosion in the sophisticated electronics and computer industries has forced companies in this area to provide detailed instructions for the operation and maintenance of their products. Procedures that were once relatively simple in more traditional industries have become extremely complex in the world of high technology.

Third, new marketing strategies depend increasingly upon the ease of use and the attractiveness of documentation accompanying the product.

For these and other reasons, schools have had to take into account the increasing demand for employees that are more articulate in speech and writing. With the exception of Quebec, colleges and universities across Canada have systematically included one or two technical writing courses in professional programs over the past

fifteen years. Ryerson College in Toronto has twenty-two full time technical writing professors, all of whom teach three variations of the same basic technical writing course. Ryerson does not, however, offer a program in technical communication.

Technology for the Technical Communicator

Virtually all production of technical documentation has been affected by computer technology. This does not mean that technical commu-

nicators necessarily work on computers. In fact, many do not and continue to prepare texts by hand. The texts themselves, however, are entered by a word-processing operator and are often reproduced on a laser printer. If we rely on the American experience, we see that in the very near future technical writers will prepare all text, illustrations, and even audio-visual materials (slides, acetates, charts, etc.) on computer. More and more, career advertisements in technical communication list word processing skills as a requirement.

Perhaps the most important reason that this technology has taken business by storm is that the cost and time of professional printing has been drastically reduced by the elimination of personnel involved in the publication process. At the present time, desktop publishing appears to be the direction in the short and medium term. Aided by this technology, the skilled writer controls not only the content of the document but also its visual and psychological impact.

A Need for Training

This century has witnessed the development of a new specialization. Like many twentieth-century specializations, it is a response to the needs of complex technologies.

Technical communicators zero in on skills employed in many professions. And like these professions, technical communicators need adequate training. Canada has not responded quickly to this reality but changes are in the offing. ■



Service de Traitement des Données

SATURNUS Ltd/Ltée

True Data Services

1176 Place Phillips Suite 203 Montréal Québec
H3B 3C8 (514) 861-3488

Transfert des Données et Conversion des Documents

Les données peuvent se transférer entre
carte 80-cards, bande magnétique et tous les
formats de disquette suivants:

**AES, MICOM, WANG, TRS-80, CP/M, MS-DOS,
APPLE, IBM PC, 3740, Displaywriter, etc...**



Pour de plus amples informations: (514) 861-3488

(514) 523-4895

Pierre Marchand

Traducteur-rédacteur

1754, rue Wolfe
Montréal (Québec)
H2L 3J8



Librairie Campus

8762, rue Masson
Montréal, H1X 1S6

Alain Morand 729-3300

La librairie Campus... votre livre-service!

Technical Communication Education



How to translate the jargon of the product developer into a form suitable for the user

by Robert Krull

Robert Krull is Associate Professor of Communication at Rensselaer Polytechnic Institute, Troy, New York. He conducts research on computer usability.

The technical communication market

Technical communication has grown rapidly because each high technology product needs accompanying information. The writers and artists who produce that information essentially translate the jargon, technical vocabulary, and rough drawings of the product developer into a form suitable for the product's intended user. This service pays well, just below engineers and well above the typical liberal arts graduate.

Colleges and universities have expanded programs to meet the need for technical communicators. In 1976 nineteen institutions in the United States offered technical communication programs. By 1985 this number had grown to fifty-six institutions, of which eighteen offered master's degrees and a handful PhD degrees¹. The character of these programs has changed as well over time. Originally most technical writing programs were connected to English departments. Now technical writing programs are so large that they operate autonomously within English or journalism departments or are departments in their own right.

What do technical communicators do?

As one would expect, they spend a lot of their time writing (about 30%). However, they also edit material written by other people such as engineers; and they gather

information from product developers to assure their writing's accuracy. Increasingly, technical communicators play a role in product usability testing and in project management.

What do technical communication programs teach?

Educational curricula mirror these needs. All have strong writing and editing components. At Rensselaer Polytechnic Institute (RPI) students are required to take three writing courses and a graphics course. Many students take additional courses in these areas and add courses in new product development and advertising. Most of these courses take advantage of computing tools like word processing, desktop publishing, and computer graphics systems. Other universities specialize in related skills such as video production.

Most curricula provide students with courses in interpersonal and organizational communication to help them interact with other people in their companies. Some provide courses in diffusion of innovations, marketing, and technology transfer to give students a sense of how best to introduce a company's products to potential customers. A few programs, such as RPI's, offer research courses that examine writing effectiveness and analysis of user tasks. With the increased costs of liability protection, a number of programs have added law courses.

Educators agree that students should have technical skills to complement their communications skills. They are divided about when students should acquire technical skills and from whom. Bachelor's degree programs generally include technical courses along with communications courses.

What is the role of technical translation?

Missing from typical technical communication programs are courses in foreign languages. This is strange for, if the United States and Canada intend to compete in foreign markets, they must be able to communicate their products' virtues to foreign customers. In a few instances documentation and other support literature may be written in English. For example, much of the documentation that accompanies mainframe computers in Europe is written in English. Generally though, being competitive in a foreign market means writing in the customers' language. That requires multilingual technical writers and the educational programs to produce them.

Universities certainly offer courses in foreign languages; but few, if any, build them into their technical communication curricula. For example, the courses in scientific French and German that are given at RPI are attended largely by science and engineering students rather than technical communication students. This situation probably will have to change if the information accompanying products developed by the United States and Canada are not to receive the harsh criticism greeting Asian instruction manuals a few years ago.

Technical communication has been a fruitful co-operation between industry and educational institutions. Whether universities will enable technical communicators to work in an international, multilingual marketplace remains to be seen.

1. Kelley, P.M., Masse, R.E., and Sullivan, F.J. Academic programs in Technical Communication: Status and Trends. Proceedings of the 33rd ITCC Conference, Detroit, May, 1985. ■



Il y a une vie avant la traduction technique !

Rédiger ou expérimenter l'ivresse de la création

par Claude Bédard

Claude Bédard est traducteur technique indépendant et expert-conseil en traduction automatique. Il est l'auteur d'un ouvrage sur la traduction technique et corédacteur du bulletin *Entre Nous*.

La traduction, on le sait, demande un effort de concentration énorme. Si grand dû être le mien, en tout cas, que pendant longtemps j'ai fait mon travail sans même avoir conscience que les textes que je traduais avaient été auparavant... rédigés. Puis peu à peu, j'en suis venu à soupçonner l'existence d'un monde mystérieux, antérieur au mien : la rédaction, et à m'y intéresser — car après tout l'expérience montre que pour bien traduire, il faut se prendre un peu pour un rédacteur.

Mais de là à faire le *vrai* travail d'un rédacteur...

Le jour où l'on m'a demandé de rédiger une documentation technique, j'ai hésité entre le démon de la curiosité et la crainte d'abandonner un certain confort intellectuel issu d'une longue habitude de ma profession. Finalement, on s'en doute bien, j'ai plongé.

Le sujet qu'on me demande de traiter, Dieu merci, n'est pas trop coriace : il s'agit d'un système informatique conçu en fonction d'une utilisation bien précise en gestion. Pour moi, les avantages sont nombreux, surtout pour une première tentative :

- Il s'agit d'une documentation d'utilisateur, qui se limite donc à l'aspect « extérieur » du système et n'exige pas de ma part une grande connaissance de l'informatique, hormis une ordino-culture (*computer literacy*) raisonnable : avoir traduit de tels manuels, et si possible en



avoir utilisé — conditions remplies dans mon cas. De fait, mon point de vue de non-spécialiste a l'avantage de refléter celui du lecteur visé.

- L'univers décrit est restreint : l'écran et ses fenêtres, les menus et sous-menus, les commandes au clavier. Les éléments du puzzle sont donc malgré tout assez simples.

- La documentation d'utilisateur de systèmes informatiques est sans doute le genre de texte technique le plus répandu actuellement, et est appelée à une expansion considérable. L'expérience acquise ici n'en sera que plus susceptible de resservir tôt ou tard.

Le processus

1. Avant tout, il faut définir la documentation à produire. Le client a parfois une idée plutôt floue là-dessus ; et d'ailleurs « le client », c'est souvent plusieurs personnes,

dont les opinions se contredisent. Dès cette première étape, je suis amené à jouer un rôle important : aider le client à penser, en amenant les divers intervenants à définir et à confronter leurs idées.

- D'abord, comme cette documentation s'adresse à diverses catégories de lecteurs (opérateur, technicien, superviseur...), faut-il un seul manuel ou plusieurs ? Doit-on tenir compte des divers degrés de confidentialité de l'information dans le découpage de la matière ?

- À quoi doit servir la documentation en question : d'instrument de formation ou de référence ? Les deux en même temps...

Ah bon. Après examen, il est convenu de ne pas produire deux documentations distinctes (trop long, trop onéreux) et de rechercher « un bon compromis » : assez d'explications pour permettre l'apprentissage, mais pas trop afin de ne pas décourager la consultation.

- Enfin, quel est le degré de connaissances spécialisées et le niveau de scolarisation de chaque catégorie de lecteurs ? Les instructions ne doivent être ni trop simplistes, ni trop difficiles à comprendre. Il faudra épargner au simple lecteur le vocabulaire informatique, voire simplement trop savant.

2. Deuxième étape, capitale : rassembler l'information (en anglais, on dirait sans doute *getting the facts*). Dans mon cas, le gros de l'information m'est communiqué oralement, devant le poste de travail : le client juge les sources écrites soit trop techniques et hermétiques, soit périmées — car le système est encore en cours de développement. (Ce que

je ne soupçonne pas, dans ma naïveté, c'est que l'information que je reçois est déjà périmée dans l'esprit de mon interlocuteur lui-même. Nous y reviendrons...)

Plutôt que m'échiner à prendre des notes, j'enregistre la conversation. Je peux ainsi me consacrer à des tâches combien plus importantes : comprendre l'information au fur et à mesure et, surtout, la faire sortir. Car mon interlocuteur connaît tellement bien le système qu'il néglige des éléments importants.

Revenu à la quiétude de mon bureau, « la tête grosse comme ça », je réécoute la pile de cassettes en prenant d'abondantes notes sur des bouts de papier qui voyageront plus tard selon l'agencement adopté (une méthode modulaire est très utile à ce stade).

3. Vient ensuite le temps de structurer cette masse d'information, en fonction des besoins définis au départ.

J'opte pour une présentation en fonction des tâches dévolues aux diverses catégories d'utilisateurs : autrement dit, au lieu de structurer en fonction d'une description du système lui-même, j'explique plutôt au lecteur comment faire à partir de chacune des tâches qu'il peut avoir à accomplir en se servant du système. Mais pour ce faire, je dois d'abord m'informer sur la manière dont sont effectivement découpées ces tâches dans le déroulement quotidien des opérations.

La structure une fois choisie et élaborée me permet d'ordonner les éléments d'information que j'ai notés sur des bouts de papier à l'étape précédente.

4. Le moment est maintenant venu de « faire des phrases » avec tout cela. Pour ce faire, une machine de traitement de texte est un atout inestimable, car la création d'un texte cohérent ne se fait pas sans des va-et-vient, des retours en arrière, des changements incessants.

Deux détails, notamment, me frappent :

- Le rédacteur doit faire preuve de pédagogie, laquelle n'est pas une science infuse et demande beaucoup d'ingéniosité et d'efforts. Comment s'y prendre

pour que l'explication ne soit pas plus complexe que la chose expliquée?...

- Pour rédiger des instructions « qui marcheront », il faut se mettre vraiment dans la peau de l'utilisateur, et être très sensible à l'aspect concret des choses. Ne pas craindre de retourner au poste de travail pour examiner tel ou tel détail qui, pour le lecteur, pourra faire toute la différence.

5. Une fois le texte pondu, se pose la question de la *présentation finale* du document. Celle-ci doit être autant que possible dynamique et aérée, comporter des mises en relief typographiques, des vignettes, des schémas explicatifs au besoin... En somme, le texte doit parler à l'œil du lecteur, et non simplement à son « système de reconnaissance optique des caractères ». L'idéal, pour réaliser ce genre de présentation, est un micro-ordinateur intégrant traitement de texte et fonctions graphiques — dont l'exemple le plus typique est sans doute le Macintosh.

6. C'est finalement avec une certaine fierté que je présente « mon bébé » au client. On m'apprend alors qu'il y a eu plusieurs changements dans le système depuis. Et qu'on en prévoit d'autres ! Et qu'une autre personne, non consultée au départ, n'est pas d'accord avec le découpage de la documentation... En somme, une refonte en règle (et ça presse !) dont je vous fais grâce ici, car il est temps de conclure.

Moralité...

L'expérience a été chaude, mais très éclairante pour le traducteur que, ma mission terminée, je redeviens. Voici quelques-unes des constatations qui m'ont le plus fait réfléchir.

- La rédaction est un processus dans lequel les surprises, les incertitudes, les retards sont nombreux — et généralement motivés : la rédaction a souvent lieu alors que l'information n'est pas entièrement connue ni définitive. En ayant moi-même

fait la douloureuse expérience, je sais que je ferai preuve à l'avenir d'une plus grande compréhension pour le travail difficile du rédacteur — lequel ne passe pas le plus clair de son temps à « attendre à la dernière minute » !

- Le traducteur, on le sait, se doit parfois d'agir comme conseiller auprès de son client — en particulier si celui-ci n'est pas trop informé. Le rédacteur, lui, est très souvent appelé à jouer ce rôle : aider le client à définir ce qu'il lui faut, suggérer des modes de présentation de la documentation... et même l'avertir des incongruités constatées dans son produit ! À ce chapitre, j'ai moi-même pu constater que le système était structuré d'une façon qui est devenue peu logique à force de changements, et aussi suivant une mentalité d'informaticien — alors qu'il est destiné à des non-informaticiens. Dans ce genre de situation, le rédacteur se fait un peu l'interprète entre le producteur et l'utilisateur.

- La traduction étant plus ou moins limitée au « comment-dire », on est surpris de constater l'importance, en rédaction, du « quoi-dire ». Après avoir constaté — et vécu — le caractère primordial des aspects *conception* de la documentation, puis *interprétation* et *structuration* de l'information à transmettre, je me suis retrouvé malgré moi à considérer comme un peu étrange — voire suspecte — l'obsession du détail grammatical qui caractérise le traducteur.

En somme, l'expérience m'a éloigné d'une vision « traductrice » du monde pour me plonger dans un univers aux préoccupations fort différentes — quoique portant sur la même matière : l'information. Traduction et rédaction sont trop souvent « deux solitudes » qui s'ignorent mutuellement... et qui gagneraient à mieux se connaître. ■



**Frenette, Boulanger, Lefebvre
& associés**

550, rue Sherbrooke ouest, bureau 900
Montréal (Québec) H3A 1B9

- Traduction
- Terminologie
- Communications

Tél.: (514) 342-4437



(514) 465-9373

558, Notre-Dame
Saint-Lambert, Québec
J4P 2K7

yves gosselin

Montréal Trust

Services offerts:

Comptes d'épargne et de chèques
Fonds de placement Prêts hypothécaires
Planification testamentaire et successorale



YVETTE GRIGRI

TEL.: (514) 735-5088



TEXTO LASER

SERVICE DE TRAITEMENT DE TEXTE
ET D'IMPRESSION AU LASER

4472 BOULEVARD EDOUARD-MONTPETIT
MONTREAL (QUEBEC) H3T 1L2

IBM

TRADUCTIONS TERRANCE HUGHES INC.

TERRANCE HUGHES, PH.D.

MEMBRE AGRÉÉ DE LA SOCIÉTÉ
DES TRADUCTEURS DU QUÉBEC

1128, AV. SAINT-VIATEUR OUEST
OUTREMONT (QUÉBEC)
H2V 1Y7

TÉL.: 374-1877

abel

bureau de traduction

• QUALITÉ • RAPIDITÉ • PRIX IMBATTABLES •

• DEVIS GRATUITS •

• GRANDS PROJETS TECHNIQUES •

• Télécopieur •

7382, rue Kidana
Côte Saint-Luc (Québec)
H4W 1C3

(514) 484-8131



dactylographe rapide enr.

7306, AVENUE FIELDING
MONTREAL (QUEBEC)
H4V 1R7

482-6761

TRAITEMENT DE TEXTE

AES 7200, MICOM 2001, AES PLUS
TRANSCRIPTION DE DICTÉE
LIVRAISON GRATUITE

Task Analysis and Technical Communication



Why should you concern yourself with task analysis?

Well, have you ever had to wrestle with difficult-to-use technical information?

by Robert A. Ward

Robert A. Ward manages the information development education group at IBM and is responsible for technical programs for technical communication. This article is an excerpt from a paper presented at the 31st International Technical Conference (Seattle, Washington, 1984).

If you have ever read a set of instructions and not known what to do after reading them, chances are they were developed without task analysis. A good technical information package presents *only* the information the users need to know in order to complete a job or set of tasks — in a usable format.

In order to design and develop such an information package, you, as the technical communicator, must understand the users and what they are attempting to accomplish—the goal, if you will. You must understand the point from which they start, the actions they must take, and the environment in which those actions must be taken. Only after understanding all these factors can you determine the information they need.

In other words, you must analyze all the tasks that must be performed, and you must use that analysis when designing and developing the information package. This is the essence of task analysis.

This may sound quite simple and reality is usually more complex: several users perform interdependent activities that must be coordinated in order to accomplish an overall goal. The goal, or ending point, for one user might very well be the starting point for another. A task analysis is an absolute necessity in order to solve the problem. The alternative is to present all the



information that you can think of and let your readers sort it out.

What Is a Task?

Before I define "task analysis," perhaps I should say a word or two about what a task is. I am defining the term from the standpoint of a technical communicator and not a social scientist, for I am more interested in practical use than in theoretical description.

A task, at its simplest, is an action taken by an individual to accomplish a goal. It has a starting point and an ending point. A task is a goal-directed activity. If I were to ask you to walk the perimeter of the room, would you be performing a task? Think a moment... The answer is no, for I didn't tell you where to start and where to stop. If you were to follow my directions explicitly, you would walk forever, rivaling Charlie's ride on the MTA as he

rode forever 'neath the streets of Boston. Many of us have fallen into this trap and called an action a task. The result is usually difficult-to-use technical information.

A task, then, has four components: (1) the performer, (2) the starting point, (3) the action, and (4) the ending point. Let's look at each of these components in more detail.

The performer (or performers) is the person (or persons) taking the action to accomplish a goal. We need to consider who that person is, his or her experience, education, attitude, etc. For example, a carpenter could be the performer of a carpentry task.

The starting point is a thing, or a set of things, and a state of being, or condition. It is where the performer begins. To continue with our example, the starting point of our task could be two pieces of wood, a hammer, and a nail.

The third component, the action, can also be called the activity, or operation. It can be physical or mental. It is what the person does. In our example, the activity would be physical: hammering the nail into the two pieces of wood, in the correct position.

Finally, the ending point, or goal, is the final result. It is the goal in this goal-directed activity. It, too, is a thing or state of being. The assembly of two pieces of wood fastened with a nail would be the ending point of our carpentry task.

What Is a Task Analysis?

A task analysis is the procedure of: (1) breaking tasks into subtasks and steps, (2) identifying the relationship of those tasks, subtasks, and steps, and (3) identifying the environment and information re-

bip...**Pour mieux s'entendre**Service complet
d'interprétation de conférence
au Canada et à l'étranger.Bureau des interprètes
professionnels
Conférence Consultants1405, rue Bishop
Ottawa, 108
Montréal (Québec)
Corvée H3G 2E5
(514) 843-6181
Téléc. 055.61226Patricia Dyke
Carol Leman
Eva Richter-Wilde
Tatous Selhi

(AIC-501)

quirements for each task, subtask, and step. It can be descriptive, prescriptive, or some combination of the two. For instance, an aborigine who has never before seen a metal hammer and metal nails would require far more information than a professional carpenter to perform the simple task we defined above. Our task analysis would have to be more detailed to account for that.

We can analyze tasks that are performed by one person, or we can analyze a complex series of inter-related tasks that involve a number of performers. At least some of those subtasks must be performed in a set order. For instance, when building a house, masons must lay the foundation before carpenters can do the framing. Then there are tasks involving electricians, plumbers, and so forth. Order is extremely important.

How detailed should the analysis be? That is a matter of judgment, need, resource, and availability of information. A descriptive task analysis can be extremely detailed from the first. The task analysis for a developing product will initially be high level and become more and more detailed as the design of the product is refined.

Task analysis is an essential skill for today's technical communicators. Although this article does not go into great detail, I hope that I have provided you enough information to whet your appetite and get you started in your further investigation of task analysis. ■

**TRANSLATEC CONSEIL LTÉE**
288-0808**TECHNITRANS INC.**
845-0219

Modem/télécopie G.I, II, III 288-7782



Josée Ouellet Simard

(514) 663-8448

traduction spécialisée
en administration458, rue de Guyenne
Laval-des-Rapides
H7P 4A3

Usability Becomes a Key Issue for Information Developers



Even the most accurate and complete information is of little use unless it can be found quickly and understood easily

by David Heath

David Heath has worked as a journalist, working on technical magazines, technical writer and technical editor. He is presently Information Quality Measurement Coordinator for IBM U.S. He has won IBM France 1983 Quality Award.

Although costly, information usability testing is a growing response to two basic truths: first, that information is the vital interface with the user that can make or mar a product's success; and secondly, that no matter how well the information is written and checked, the only way to be certain it's usable is to use it.

Careful Monitoring

Sitting at a computer terminal he has never seen before, an administrative professional begins looking at the manufacturer's documentation. Before him are manuals that explain everything from how to unpack and set up the new terminal to how to use its most advanced functions or perform a first level of error diagnosis if something goes wrong.

Selecting a manual, he briefly scans the table of contents, skims through the introductory chapter, then turns to the index, where he spends several minutes searching. Finding what he wants, he turns to a page in the manual and begins reading.

What's unusual about this? Only that every action the "user" takes is being carefully monitored by a team of specially-trained observers. In fact, he's not



really a "user," but a "test subject." He has an education and experience similar to that of the expected users, and is one of several subjects (usually 8-10) who have volunteered to try using the documentation

and product while under observation. He's not distracted by the observers because they are in a specially-equipped observation room separated from him by smoked glass.

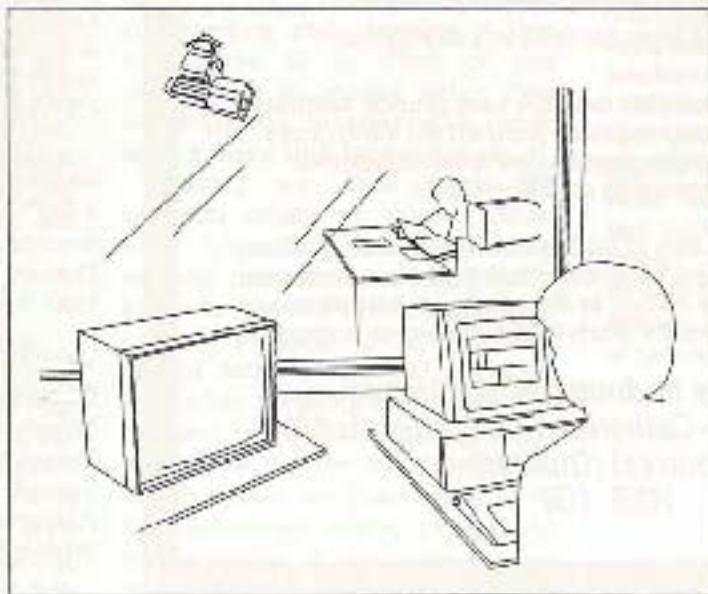
Four video cameras, mounted on the ceiling and controlled from the observation room, allow the observers to watch and record every detail of what takes place, and to play back selected sequences for later examination. The observers can even read the text on the page, or the number of the page, or identify the keys the test subject is pressing on the keyboard in front of him.

One of the observers, seated at a terminal in the observation room, "logs" every action, that is, enters it into a computer program that times every action (for example, searching in the index, or reading a particular page). When the test is completed, the program analyzes the total time spent in each kind of activity, and compares them to preset criteria. This comparison enables the testers to identify ways

in which the documentation can be made easier to use.

Futuristic? Not at all

It's already being done for the customer manuals that support many new high-technology products, especially in the computer field. Usability tests provide valuable information about the ways in which different kinds of users search for information in a book, and how long it takes them to find it. And they are showing that even



the most accurate and complete information is of little use unless it can be found quickly and understood easily.

For example, an index may be complete in the sense that it references every term in the manual, but may still fail in a usability test. To be usable, it must help the user to find the concept that he or she is looking for, maybe in terms that are not used in the manual itself.

Some problems are obvious when they are found, yet it takes a usability test to find them. One task, which involved mounting a device to a wall, was easily done by the right-handed writer who checked her own instructions as she wrote them. But when a left-handed person tried to do it during the test, he had difficulty. Like many problems discovered during information testing, it was easily corrected.

Valuable Lessons

Usability testing doesn't replace the talent or judgment of the writers and editors who create the documentation, nor the specialized knowledge of those who review and inspect it. What it does is complement those skills by identifying potential problems that were not obvious to either the writers or reviewers. And since the writers often observe the tests, they are learning valuable lessons about the way their manuals are used, and improving their professional skills in the process.

Information testing has taken the usability problems out of the customer's organization and put them into the test laboratory, where they belong. ■

Vient de paraître

L'annuaire des traducteurs, interprètes et terminologues indépendants et pigistes

1986

regroupe 139 professionnels agréés de la
Société des traducteurs du Québec
qui désirent offrir leurs services aux entreprises.

Sa présentation soignée lui confère une grande lisibilité.
Par ailleurs, ses trois couleurs permettent de trouver
facilement les représentants des trois catégories
professionnelles qu'il comporte.

Il sera diffusé auprès des grandes entreprises du Québec.
De plus, la Société des traducteurs du Québec l'enverra
aux personnes qui en feront la demande en **téléphonant**
au (514) 861-1783 ou en écrivant à l'adresse suivante :

Société des traducteurs du Québec
1010, rue Sainte-Catherine ouest, Bureau 640,
Montréal (Québec)
H3B 1G7

Pour en savoir plus sur la communication technique

ASSOCIATIONS PROFESSIONNELLES

- Association of Teachers of Technical Writing (ATTW)
- Canadian Association of Teachers of Technical Writing (CATTW)
- IEEE Professional Communication Society
- Society for Technical Communication (STC)

REVUES

- Journal of Technical Writing and Communication.
- Technical Communication, publiée par la STC.
- Technical Writing Techniques Newsletter, publiée par Lexicorp Services Inc., Toronto.
- Tecanostyle, publiée par la CATTW.
- The Technical Writing Teacher, publiée par l'ATTW.
- Transactions on Professional Communication, publiée par la IEEE.

BIBLIOGRAPHIES

- ATTW Bibliography. Bibliographies, books, book reviews, and articles on technical communication. Yearly.
- Bibliography of Articles on the History of Technical Writing. R.J. Brockman. Journal of Technical Writing and Communication. Vol. 13, No. 2, 1983. pp. 155-165.
- Research in Technical Communication: A Bibliographic Sourcebook. Michael Moran and Debra Journef (Editors). Westport, CT: Greenwood Press, 1985. 540 p.

CONGRÈS

- 34th International Technical Communication Conference (ITCC) Denver, Colorado, du 11 au 13 mai 1987. Renseignements : STC.
- 1987 International Professional Communication Conference Winnipeg, du 14 au 16 octobre 1987. Renseignements : Tony Rhodes Marriott, c/o Bristol Aerospace Ltd., P.O. Box 874, Winnipeg, M3C 2S4

Visual Technical Communication — The New Frontier



There's more to video than meets the eye

by Richard B. Oppenheimer

Richard B. Oppenheimer has worked as a writer, editor, planner, and instructor for IBM Corporation. His current assignment involves video courses and hands-on video work.

One does not have to be a serious student of modern culture to realize that we are being overwhelmed with visual communication in all aspects of our lives. The mass of television, film, and computer-based interactive video products that are available clearly show that all communication—not only technical communication—has embraced the video genre. As professional technical communicators, we have a responsibility to embrace this same genre.

Traditionally, technical communication has relied on books containing words (text) and pictures (art or graphics) to instruct and inform the audience concerning technical matters. This has served both the communicators and the audiences quite well until now. Obviously, we can not instantly scrap the book-with-picture approach that forms the base of our profession. What we can do, however, is to begin a three-step process that will help us meet the challenges that the video are presents. These three steps are:

1. Learn new skills
2. Learn new technologies
3. Create effective video technical information

First, we must all acquire the skills necessary to transform the current style of presenting technical information to the new style. Not surprisingly, many of us have extensive experience in making visual decisions in our current job.



To create viable video technical information, however, we have to learn new and more extensive visual skills. The challenge of video scriptwriting and planning is that it requires us to think of our information in images rather than in words and paragraphs. It represents a major shift for most of us.

Second, we must learn the technical details of video production. Some may challenge this by arguing that one does not have to know how to run a printing press or blinding machine to write a successful technical manual. This is true when speaking about manuals; it is not true when speaking about video. To use the full possibilities of this media, we must know what the technology offers, understand the sequence of the various steps involved, how much time they

require, and how costly they are.

Also, we should realize that, as costly as it is to scrap a technical manual and begin again if necessary, when creating video, scrapping costs become astronomical and prohibitive. In other words, we don't get a second chance. We must do everything correctly the first time. Possibly, in the near future, video technology will advance to a state that allows the technical communicator to re-do a video. However, that will still require us to have the base skills mentioned here before using such sophisticated techniques.

Third, we must take the new skills and the new technology and use them to create high-quality, usable technical information. Our video information products must be at least as effective as the manuals we currently write. Yet, making a video is infinitely more complex, both technically and conceptually, than writing a book. The credits at the end of any television program or movie give us an idea of the number of people involved in the process, and the amount of planning and coordination required to put their contributions together in a usable product.

New skills, new technologies, new production process: the video age of technical communication is here; we must all recognize that fact and meet the challenges presented. Only by doing this will we be able to maintain the role our profession plays in the exciting world of technical communication. ■

Spécial Finlande

Extraits de l'abondante information que, depuis Turku, Yves Gambier a communiquée à Circuit.

Une population de 4,7 millions d'habitants. Deux langues officielles, le finnois et le suédois. Quelque 30 autres langues traduites. Plus de 1600 traducteurs et interprètes polyvalents, regroupés en deux associations — une fédération et une association syndicale. Un mouvement vers la création de cabinets de traduction. Quatre instituts universitaires de traduction. Et la féminisation de la profession. Bref, un grand pays de traduction.

La Fédération finlandaise des traducteurs et interprètes, la SKTL — 30 ans l'an dernier, 1300 membres et plus d'indépendants que de salariés —, réunit traducteurs littéraires, traducteurs d'actes, de formulaires et autres documents non littéraires, traducteurs de films de vidéo et de cinéma ainsi que de programmes télévisés, et interprètes. Mais elle ne compte pas encore de section scientifique et technique. Pourquoi? Personne dans ce petit pays ne peut se spécialiser dans un seul domaine et les 200 interprètes de la Fédération font aussi de la traduction à des degrés divers.

En ce qui concerne le bilinguisme institutionnel, on constate que les textes en suédois de Finlande ne satisfont pas toujours les Suédois, et inversement. D'ailleurs, le suédois est en train de s'éteindre, la minorité suédophone ne représentant plus que 6 % de la population.

Et qu'en est-il du rôle du traducteur dans la qualité de la langue? Marja Laine, traductrice à la télévision finlandaise et membre du conseil de la FIT, précise que les traducteurs ne peuvent modifier, par leur seule intervention, les variantes régionales du suédois, qui reste minoritaire chez eux. Cependant, leur attitude envers le finnois

est différente car ils sont conscients des problèmes de qualité et concernés au premier chef — en particulier, ceux de la télévision.

L'anglicisation n'est pas une menace en Finlande et la traduction entre des langues non maternelles (le Finnois qui traduit de l'anglais vers le français, par exemple) se présente comme une nécessité du marché finnois.

Enfin, depuis une quinzaine d'années, l'image du traducteur est plus positive. La concurrence sauvage ou déloyale s'est considérablement réduite tandis que les employeurs, les donneurs d'ouvrage sont devenus plus exigeants.

Il n'est plus

Les langagiers francophones du Canada viennent de perdre en Jean-Marie Laurence, décédé le 18 juillet,



un expert et un ami. Grammairien, il était sans conteste un véritable spécialiste du français, adepte d'une langue dynamique, non sclérosée. Que les différentes générations que nous sommes se souviennent, selon leur âge, de *Notre français sur le vif*, de *La langue bien pendue* ou encore de *Langue vivante*, émissions diffusées sur les ondes de Radio-Canada entre 1942 et 1970.

L'on ne saurait oublier, non plus, l'empathie qui le liait aux traducteurs. Il en a été, dans les années 60, un élément actif, inspirant certains de leurs efforts en vue d'une reconnaissance professionnelle et prônant la constitution d'un « collège des traducteurs ». Par la suite, nombre de ses analyses et productions linguistiques ont été faites à l'intention des traducteurs mêmes, soit dans une perspective bilingue.

La Société des traducteurs du Québec lui a su gré de ses actions et interventions et le nomme, en 1975, membre d'honneur.

N.K.

Biennale de la langue française

Extrait d'une lettre que son président, Monsieur Alain Gaillemou, adresse aux amis de cette manifestation internationale.

Notre douzième Biennale ne se tiendra pas au Canada comme prévu, mais au Maroc, à Marrakech.

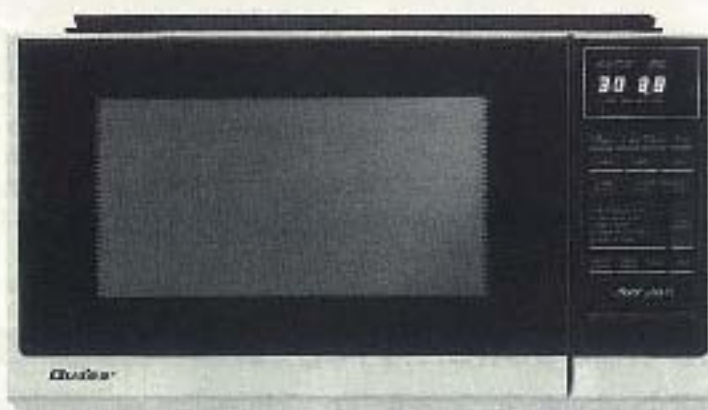
Mes amis canadiens m'ont en effet signalé que, le Somme francophone devant se tenir au Québec à l'automne de 1987, il y aurait un inconvénient certain à voir deux manifestations vouées à la francophonie se succéder la même année, dans le même pays.

Le programme de la Biennale reste le même :

- La langue française face aux techniques nouvelles
- Crise du français et crise des langues dans le monde
- Le développement des études gréco-latines, gage d'une meilleure formation de l'esprit et d'un meilleur apprentissage du français.

La Biennale se tiendra dans la seconde quinzaine de mai 1987. (Siège social : 103, rue de Lille, 75007 Paris (France). Tél. : 555.65.86)

Four à micro-ondes



N'avons-nous pas été envahis ces derniers temps par un appareil électroménager qu'on désigne tantôt par *four (à) micro-ondes*, tantôt par *enceinte à micro-ondes* ou par *micro-ondes*, tout simplement? Comment nommer cet appareil et tous ses composants?

Cette question a incité la Banque de terminologie du Québec à s'associer à des traducteurs et terminologues du milieu québécois pour élaborer la terminologie de cet équipement nouveau genre. Le comité interentreprises ainsi formé réunit Camco, Hupp Canada, la Baie d'Hudson et La langagerie.

En mai dernier, trois membres du comité ont visité, en France, six entreprises actives dans le domaine

des fours à micro-ondes. Ces rencontres ont, avant tout, permis de recueillir une abondante et indispensable documentation sur le sujet. Elles ont aussi permis de discuter avec des spécialistes français et de faire la lumière sur des problèmes terminologiques qui s'étaient présentés en cours de recherche. Enfin, le réseau de collaborateurs établi à cette occasion ne manquera pas d'apporter une aide précieuse lors de l'étape finale des travaux terminologiques.

Le four à micro-ondes aura donc son vocabulaire, un vocabulaire bien uniformisé, que publiera l'Office de la langue française d'ici un an.

Linda Pelletier

Office de la langue française

Invitation

L'Association canadienne des professeurs de rédaction technique et scientifique vous invite à participer à son prochain congrès annuel qui aura lieu les 28 et 29 mai 1987 à l'université McMaster (Hamilton) dans le cadre du Congrès des Sociétés savantes.

Les thèmes suggérés sont la rédaction technique, la rédaction scientifique, la rédaction spécialisée (administrative, juridique, etc.) le rédacteur conseil, l'ordinateur et la publication de documents techniques, la rhétorique de la rédaction technique, le recrutement de rédacteurs techniques et scientifiques.

Que vous soyez professeur, prati-

cien du secteur privé ou public, membre ou non de l'ACPRTS, votre point de vue nous intéresse. Si vous désirez présenter une communication ou obtenir d'autres renseignements, veuillez vous adresser à l'une des personnes suivantes:

J. Bossé-Andrieu, vice-présidente de l'ACPRTS, École de traducteurs et d'interprètes, Université d'Ottawa, 5, avenue Hasty, Ottawa (Ontario) K1N 6N5. Téléphone: (613) 234-4215 ou (613) 564-4064.

Bruce Lundgren, CATTW, Department of English, University of Western Ontario, London, Ontario, N6A 3K7. Téléphone: (519) 679-2111, poste 5785 ou (519) 472-4023.

History in the Making

Little known to most of us at the time, the audience at the opening address of this year's conference of the American Translators Association, *Building Bridges*, witnessed translation history as it was made. Eugene Nida, renowned Bible scholar and translation theorist, introduced as "Mr. Translator himself", changed his terminology during this address, abandoning the familiar "dynamic equivalence" and replacing it with the concept of "functional isomorphism", or functional equivalence. A second unprecedented event was the awarding of the Alexander Gode Medal to Patricia Newman; this was the first time the award had been given to a President of the Association while still in office. It was felt that her contribution to the profession was so outstanding that she deserved the recognition now! These two seemingly unrelated incidents were indicative of the vital translation activity currently going on in the United States, of which the well planned program and high attendance were further evidence if such were needed.

Over 400 persons, including visitors from 15 different countries, attended the conference in Cleveland, October 16-19, 1986. Speakers covered the broadest possible range of translation-interpretation-terminology related topics: theory, training, professional recognition, high level international and court interpreting, machine and computer-assisted translation, literary translation, as well as ATA activities and news from other countries.

The Convention itself was preceded by a seminar on technical revision. The theme of the technical communication recurred in a number of the papers presented, particularly that of Arthur Lindsay, *The Translator's Duty to Use Plain English*. The sources cited differed, but the list of his advice was remarkably similar to the principles suggested by Fran Teague, leader of the seminar. It amounted,

in the words of John Kenneth Galbraith, to this: "there are no important propositions that cannot be stated in plain English", to which he added that "the more complex a subject is, the more straightforward must be the language used." Sound indeed, as we found when working on the "problem passages" during the seminar itself. Many of the worst difficulties could be eliminated by simplifying the language and style, with all due respect to the necessary technical terms of the field in question.

The basic theme of the translator as communicator, as a human element that has to be considered in any approach, was also stressed, particularly in the more theoretical papers. This was the essential point in Mr. Nida's remarks, and his use of the term functional isomorphs, or structures which occupy equivalent positions within a language framework, to explain effective message transmission in translating. In this way, we may conclude with the conference organizers, the translator can help build bridges to overcome barriers to efficient communication.

Mary Plaipe

Traduction littéraire IDENTITÉ LITTÉRAIRE

Quelques idées rapportées du colloque international de l'Association des traducteurs littéraires du Canada.

À l'atelier sur le féminisme et la traduction, j'ai retenu qu'être femme, c'est en soi traduire puisqu'il faut mettre au jour des idées et des théories qui ont été jusqu'à maintenant tuées ou neutralisées. L'acte de traduction proprement dit des œuvres féminines par d'autres femmes devient dans cette optique une activité politique qui permet d'établir une complicité et de co-inventer une réalité nouvelle.

Chez les éditeurs également, on parlait politique, mais pas de la même façon. Recevoir une subven-

tion pour la traduction de poèmes en fonction du nombre de mots, réussir à survivre à l'ombre de géants ou encore obtenir un tirage maximal quand le bassin de lecteurs est restreint, voilà autant de maux de tête pour les éditeurs. En regardant l'autre côté de la médaille, les traducteurs littéraires ont pu voir qu'ils n'étaient pas les seuls à avoir des problèmes.

Il y a eu aussi cette rencontre d'écrivains avec leurs traducteurs. Yves Beauchemin entre la traductri-

ce anglophone (Sheila Fischman) et le traducteur finlandais (Jukka Mannerkorpi) du *Maïou*, et Robert Paquin à côté de Michael Ondaatje. Comment le langage inventé par l'un est réinventé par l'autre. Comment habiller à l'anglaise les blasphèmes québécois et que deviennent les jurons anglophones en français international. Voilà un problème qui à lui seul pourrait faire l'objet d'un autre congrès.

Suzanne Mineau

Prix de traduction 1985

Le jeudi 16 octobre, le Conseil des Arts du Canada remettait ses prix de traduction pour l'année 1985. Cet événement marquait aussi l'inauguration du colloque international organisé par les associations de traducteurs littéraires du Canada et des États-Unis.

Deux lauréates - Michelle Robinson pour *Louis Riel : la fin d'un*

norale étaient essentiellement des œuvres de poètes - Paul-Marie Lapointe, Alain Grandbois et Robert Melançon -, à l'exception de la traduction de *Visions d'Anna* de Marie-Claire Blais par Sheila



Michelle Robinson

rève (Editions Pierre Tisseyre) de Rudy Wiebe, et Yvonne M. Klein pour *Lesbian Triptych* (Women's Press) de Jovette Marchessault. Toutes les traductrices, qui dominent largement au sein de la profession, ne peuvent que se réjouir de ce choix.

À noter, les traductions qui ont été retenues par le jury anglophone et ont obtenu une mention ho-



Sheila Fischman

Fischman. Le jury francophone s'est, par contre, porté vers des ouvrages de nature historique; une mention honorable a été accordée à André d'Allemagne, traducteur de C.B. Macpherson (*Principes et limites de la démocratie libérale*, Boréal Express) et à Francine de Lorimier, traductrice de Peter Newman (*La Baie d'Hudson*, Éditions de l'Homme). Du côté français, trente livres en compétition; vingt-quatre du côté anglais.

Suzanne Mineau

Ces maux si doux...

Où l'Administration prend le relais de la censure langagière et bannit de son régime les crudités indigestes

par Louis-Jean Rousseau

On a souvent déploré la trop grande abondance de synonymes comme étant source d'ambiguïté, sinon d'incompréhension. Qui en effet n'a entendu parler un jour du vieux rêve : appeler un chat un chat !

À l'opposé, il existe pourtant — cela va sans cesse croissant — un phénomène de dédoublement linguistique. Il s'agit de l'envahissement progressif de notre langue par les euphémismes, que M. Pei définit de la façon suivante : « The substitution of a word of more pleasant connotations for one of unpleasant or disagreeable connotations ». L'euphémisation consiste donc à vouloir plaire, ou plutôt à rendre attrayante, par l'expression, une réalité déplaisante ou dont les appellations connues sont jugées choquantes.

On retrouve ce phénomène d'euphémisation dans tous les domaines de la vie quotidienne et nos journaux en sont pleins. Mais d'où émanent ces expressions ? À tout seigneur tout honneur, l'Administration est une grande pourvoyeuse d'euphémismes, non seulement dans le domaine social et dans celui de l'éducation, où les exemples foisonnent, mais également dans des secteurs plus neutres, s'il en est : ne parle-t-on pas maintenant, pour désigner l'impôt sur le revenu, de *prélèvements obligatoires* ? Lassés de dénombrer les chômeurs, les statisticiens officiels parlent à présent de *demandeurs d'emploi non satisfaits*. Pour

le fisc, les pigistes sont (en France) des *travailleurs indépendants à employeurs multiples*.

Le monde de la politique nous a habitués depuis longtemps à tout un vocabulaire de ce type. C'est ainsi que l'on ne parle plus de promesses électorales, mais d'*engagements* ; il n'y a plus de scandales, mais de *sombres affaires* et les suspects sont devenus des *témoins importants*. Les problèmes sont devenus des *micro-problèmes*. Les engueulades ne sont plus que des *propas un peu vifs*, et quand chacun reste sur ses positions, on dit qu'il y a eu *discussion franche et amicale*. Et que dire de la méthode du *réveil brutal* des policiers de Rock Forest ! Qui se chargera d'écrire le *Dictionnaire du français inoffensif* ?

Le désir d'atténuation que comporte l'utilisation consciente ou inconsciente d'euphémismes est à rapprocher de la notion de tabou linguistique. La littérature d'autrefois nous avait habitués à ne jamais lire des mots que pourtant nous entendions quotidiennement. Mais au moment où les écrivains, depuis Céline jusqu'à San Antonio, ont rendu sa liberté littéraire à la langue verte, ce sont les institutions qui ont pris le relais de la censure langagière. Les crudités sont devenues indigestes !

Le plus souvent, hélas, c'est par idéologie. On connaissait cette technique de la langue de bois utilisée à des fins politiques par des « régimes autoritaires », mais nos sociétés ont

abouti au même point, sans doute par contagion ou alors, séduites par l'efficacité du procédé, elles n'ont pas su résister.

C'est l'éternel débat entre le fond et la forme : dire les choses autrement, c'est effectivement dire autre chose, mais les mots ont-ils le pouvoir de changer la réalité ? Le fait d'appeler les malades *bénéficiaires* va-t-il rendre la thérapie plus efficace ? Dire d'un aveugle qu'il est une *personne ayant une déficience visuelle* peut-il lui redonner la lumière ? Les élèves devenus successivement des *apprenants*, puis des *s'étudiants* ne sont pas pour autant plus savants. (D'ailleurs ils n'acquiescent plus de connaissances : ils développent des *habiletés* !). Mais alors, à quoi sert cette mascarade ? Il semble que l'important ne soit pas de changer ou non la réalité mais de faire croire qu'une nouvelle appellation peut y parvenir. L'idée que le mot se confond avec la réalité qu'il désigne a la vie dure.

Un extrait d'un rapport récent sur les personnes handicapées illustre bien ce mécanisme. Les auteurs de ce rapport nous décrivent le processus de fabrication de ce que l'on pourrait appeler des « euphémismes officiels » :

« On a peu à peu rejeté les termes infirme, malade, débile, aliéné, fou, anormal, invalide, qui ne correspondaient plus à la nouvelle perception

Traducteur de l'anglais au français

33 600 \$-39 700 \$

La direction des services d'information du MINISTÈRE DES SERVICES GOUVERNEMENTAUX recherche, pour son service de traduction, un traducteur ou une traductrice capable de traduire de l'anglais au français, avec un minimum de révision, des textes divers, souvent complexes, provenant des différents ministères du gouvernement de l'Ontario et destinés, en général, à la population franco-ontarienne. **Lieu de travail: Toronto.**

Exigences: Posséder une solide expérience en traduction de l'anglais au français; connaître parfaitement les deux langues; pouvoir rédiger correctement en français en respectant l'usage et les règles de grammaire; être capable d'entretenir de bonnes relations de travail avec clients et collègues et de travailler sous pression. Les candidats qui n'ont pas l'expérience requise pourraient être engagés à un niveau et un salaire inférieurs.

Les demandes doivent être envoyées le plus tôt possible à: **Dossier GS-397/86, Ministère des Services gouvernementaux, Direction du personnel, 8e étage, édifice Ferguson, Queen's Park, Toronto (Ontario) M7A 1N3.**

Chances d'embauche égales
pour tous



**Fonction publique
Ontario**

qu'on avait de ces personnes. (...) *Handicapé* s'est ainsi imposé car il contient l'idée d'un désavantage et de l'importance des barrières sociales. L'introduction du mot *personne* accolé à *handicapé* marque une nouvelle étape: on reconnaît ainsi qu'être handicapé n'est qu'une caractéristique d'une personne. (...) Peut-être serait-il plus juste de dire *une personne qui fait face à un handicap*. Au lieu de *déficient mental*, on préférera, dans le même esprit, *personne ayant une déficience mentale*; au lieu d'*aveugle*, *personne ayant une déficience visuelle*; etc.²

Ce texte est clair: on tente de modifier les attitudes en diffusant un nouveau langage. Et comme il s'agit de la «compétence officielle» de la langue, selon l'expression de Bourdieu, c'est-à-dire l'utilisation de la langue par une institution «reconnue», l'influence de cet usage linguistique concerté est considérable: les nouvelles désignations seront reprises par la presse et passeront bientôt dans l'usage général. Et dans cinq ou dix ans, on changera à nouveau ces expressions qui seront à leur tour connotées péjorativement, et ainsi de suite.

Quand ce n'est pas par idéologie, l'inflation verbale, dont l'euphémisation est une manifestation, est liée à un phénomène de mode qui a toujours existé. Déjà les précieuses de Molière s'asseyaient sur les *commoités de la conversation* et, recevant des visiteurs, étaient en *commoité d'être visibles*. Il faut en prendre son parti. D'ailleurs, même notre profession n'échappe pas au phénomène quand le dirigisme linguistique est devenu successivement de l'interventionnisme puis de l'aménagement linguistique et quand la normalisation devient subtilement l'orientation de l'usage. Qui dit mieux?

1. Pei, Mario, *Glossary of Linguistic Terminology*, New York, Columbia University Press, 1966, p. 83.
2. À part égale. *L'intégration sociale des personnes handicapées: un défi pour tous*, Québec, Office des personnes handicapées du Québec, 1984, p. 30.

Glanures néologiques

par Robert Dubuc

Lire *L'Usine Nouvelle*¹ apporte toujours une moisson de termes nouveaux, mis en situation. Tout n'y est pas du meilleur français. Mais le français vit là-dedans au rythme de l'ère informatique, en contexte d'entreprise. C'est une véritable cure d'actualisation pour son vocabulaire. Voici donc quelques «nouveautés» glanées, à travers divers numéros, dans la gestion.

Il y a d'abord la notion de *reclasser*, c'est-à-dire réaffecter à un nouvel emploi un salarié mis en disponibilité par suite d'une réorganisation de structure ou de changements technologiques. Le terme *reclassement* a cours comme substantif d'action correspondant².

Avec l'évolution des technologies, l'anglais étoffe souvent du qualificatif *high skill* des fonctions traditionnelles portées à un haut niveau de compétence. Le syntagme français de haut niveau semble jouer la même fonction dans une annonce d'emploi, où l'on demande: «un ingénieur de haut niveau»³.

Par les temps de rigueur salariale que nous vivons, on ne s'étonnera pas d'entendre parler du *laminage des augmentations*⁴ pour désigner la réduction des hausses salariales à leur plus simple expression.

On a connu autrefois les retraites fermées. Elles ont apparemment un successeur en gestion, où l'on retrouve des *séminaires résidentiels*⁵. Il s'agit d'une session où les participants sont retirés de leurs milieux familial ou professionnel et logent «en résidence» à l'endroit où se déroule la session. La session elle-même peut avoir divers objectifs: campagne de marketing, formation, étude de changements de structure.

On se quitte donc là-dessus... et suite aux prochains numéros.

1. *L'Usine Nouvelle*, hebdomadaire, 23, rue Laugier, 75017 Paris.
2. cf. *L'Usine Nouvelle*, 1986, n° 12, p. 107, «Orienter pour mieux reclasser».
3. *L'Usine Nouvelle*, 1986, n° 15, p. 139.
4. *L'Usine Nouvelle*, 1986, n° 14, p. 104.
5. *L'Usine Nouvelle*, 1986, n° 18, p. 78.

Autobiographie d'un traducteur

Dans une ville qui n'est pas une ville mais un état d'esprit, Pierre Benoit a appris les grandeurs et les mesquineries de son métier

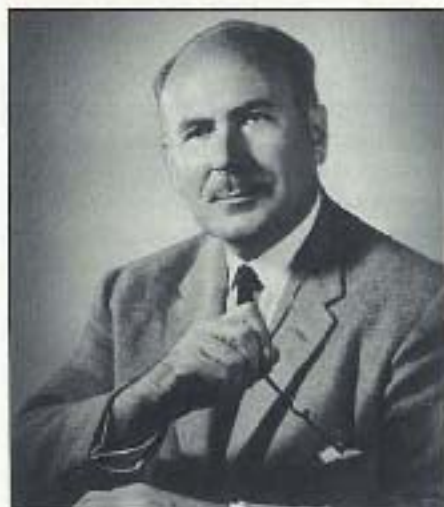
par Jean Delisle

Pierre Benoit, *À l'ombre du Mancenillier*, Montréal, éditions Bergeron, 1981, 231 p. [9,95 \$]

La parution de l'autobiographie d'un traducteur est un événement littéraire rarissime. À ma connaissance, c'est la première fois qu'un traducteur canadien prend la plume pour faire le récit de sa vie et relater les grandes étapes de sa carrière professionnelle. C'est au hasard de mes recherches que j'ai découvert ce livre, introuvable en librairie et dont on n'a publié à ce jour aucun compte rendu. Bien que cette publication ne soit pas une nouveauté, il m'a semblé important de la présenter aux lecteurs de *Circuit*.

Pourquoi écrit-on son autobiographie? Pour revivre un passé heureux? Se délivrer de ses remords? Régler ses comptes? Échapper à l'oubli et passer à la postérité sous un jour embelli? Pour se faire bien voir de ses contemporains? Peut-être. Si les autobiographies sont parfois entachées d'hypocrisie, de mensonge et d'exhibitionnisme, la pratique de ce genre littéraire répond toujours à un besoin profond de comprendre le passé et de se l'expliquer à soi-même, généralement à la lumière de la sagesse acquise avec l'âge.

Pierre Benoit¹ a voulu lui aussi méditer sur son passé en projetant le déroulement de sa vie sur l'écran de sa mémoire. C'est à l'âge de 75 ans qu'il s'est livré à cet exercice. Depuis 1926, ce journaliste, écrivain, historien et traducteur-fonctionnaire à Ottawa amassait coupures de



journaux et photos qui le concernaient. En ravivant ses souvenirs au moyen de cette documentation, il a tracé un bilan serein, honnête et d'une grande probité intellectuelle. Pierre Benoit cherche à se révéler à nous tel qu'il a été, sans se hisser sur un piédestal ni jouer les martyrs, sans rapetisser ceux qu'il a côtoyés ni chercher à déformer la réalité à son avantage. Son autoportrait aurait pu s'intituler «Chronique de ma vie», d'autant plus que l'ordre chronologique y est scrupuleusement respecté.

L'auteur consacre la première moitié de l'ouvrage à ses ancêtres, ses parents, sa naissance (1906), ses fréquentations, sa famille, ses amitiés et son premier emploi de reporter à *La Patrie*. Il nous renseigne aussi sur les circonstances ayant entouré la publication de ses premiers écrits². Suit la description de ses emplois successifs de journaliste à Toronto pour la *Canadian Press* et de traducteur de dépêches au *Canada* et à *La Presse*. «L'humble traducteur de dépêches, à sa façon, analyse constamment la pression artérielle de notre civilisation.» (p. 161)

Reçu en 1940 au concours du Secrétariat d'État, Pierre Benoit devient traducteur principal à la division des Livres Bleus avant d'être muté au ministère des Services nationaux de guerre. C'est à cette époque qu'il estime avoir acquis la maîtrise de son métier. «La traduction, écrit-il, a ceci de particulier que plus on avance dans ce domaine ingrat moins on semble faire de progrès. Puis vient un jour, qui n'est pas comme tous les autres, où l'on s'aperçoit qu'on a saisi le «truc», que le passage subtil d'une langue à une autre n'est plus un mystère. On peut enfin l'affronter sans crainte. Là comme ailleurs la pratique mène sinon à la perfection du moins à une compétence raisonnable.» (p. 186)

La centaine de pages que l'auteur consacre à sa carrière de traducteur comptent parmi les plus intéressantes de l'ouvrage. Elles fourmillent d'anecdotes savoureuses et d'observations intéressantes. On peut presque y palper l'atmosphère qui régnait dans les services de traduction de la capitale dans les années 40, 50 et 60. L'auteur ne manque pas d'esquisser au passage le portrait de certains de ses supérieurs hiérarchiques et de quelques-uns de ses collègues traducteurs. Font partie de cette galerie Domitien T. Robichaud, A.-H. Beaubien, Robert Rumilly, Pierre Daviault, Gérard Proulx, Louis-Philippe Gagnon, Louvigny de Montigny, Henriot Mayer, Hector Carbonneau, Markland Smith, Maurice Roy et Marcel Lacourcière. L'auteur n'hésite pas à évoquer à l'occasion les antipathies, les mesquineries ou les luttes de pouvoir qui ont pu surgir autour de lui dans les milieux de travail qu'il a connus.

«...On peut dire d'Ottawa qu'elle n'est pas une ville mais un état d'esprit.» (p. 261) C'est par la description de ces « odeurs d'Ottawa », comme aurait dit Louis Veuillot, que l'autobiographie de Pierre Benoit mérite d'être lue, même si de nombreuses coquilles en déparent la présentation et si la reproduction des photographies inédites illustrant l'ouvrage manque parfois de netteté.

Mais la vie passe. «Ma carrière touchait à son terme, nous livre l'auteur, et mes dernières illusions s'effeuillaient. J'avais maintenant à mon compte beaucoup plus de passé que d'avenir. (...) La lassitude des longues journées que je passais courbé sur des textes à réviser ou à traduire commençait à réclamer sa rançon. Parcourant les sombres corridors de l'immeuble, j'avais souvent l'impression d'être devenu un automate, un corps sans âme à la Dostoïevski.» (p. 269) L'heure de la retraite avait sonné.

Un mot, enfin, sur le titre. Le mancenillier est un arbre tropical dont le fruit est vénéneux. Selon une légende antillaise, quiconque s'endort sous son ombre ne se réveille jamais. L'auteur y a vu l'image des risques de l'existence. «Si parfois j'ai été près de m'attarder sous ses frondaisons perfides, écrit-il, une puissance invisible a toujours semblé intervenir à temps pour m'en détourner.»

Âgé de 80 ans, Pierre Benoit est aujourd'hui affligé de la terrible maladie d'Alzheimer.

1. Il ne faut pas confondre l'auteur de cette autobiographie avec l'académicien français du même nom.
2. Pierre Benoit a laissé l'œuvre littéraire suivante : *La Vie inspirée de Jeanne Mance* (histoire), 1934 ; *Le Sentier couvert* (roman), 1944 ; *Martine Juillet, fille du roi* (roman), 1945 ; *Le Marchand de la Place Royale* (roman), 1960 ; *Maisonneuve* (histoire), 1960 ; *Lord Dorchester* (histoire), 1961 ; *À l'ombre du Manencillier* (mémoires), 1981. Rappelons, enfin, que Pierre Benoit a été secrétaire-trésorier de la Société des écrivains canadiens, section d'Ottawa, de 1949 à 1959.
Photo : Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa.

Le vade-mecum du traducteur technique

par André Senécal

Claude Bédard, *La traduction technique : principes et pratique*. Montréal, Linguatex, 1986, 254 p. [18\$]

Fais émoulu de l'université, le traducteur débutant affecté à un service de traduction technique se rend bien vite compte que son apprentissage du métier ne fait que commencer. Période d'assimilation intensive surtout sur le plan des connaissances techniques, son compagnonnage durera quelques années. À la fin de celles-ci, notre traducteur évolue avec plus d'assurance et possède alors une meilleure vue d'ensemble de son travail.

À cette étape de sa carrière, il voit surgir plus clairement toute une série de questions épineuses auxquelles les préceptes reçus à l'université ne peuvent répondre de façon satisfaisante. Le vocabulaire technique est-il rigoureux et employé de façon uniforme ? Jusqu'à quel point faut-il comprendre le texte avant de le traduire ? La langue technique française a-t-elle des exigences qui lui sont propres ? Enfin, comment communiquer efficacement le message technique compte tenu de sa fonction et de son destinataire ?

L'ouvrage de Claude Bédard arrive à point nommé pour répondre aux questions (existentielles ?) de notre disciple de saint Jérôme. La matière, traitée en dix chapitres, s'articule autour de quatre grands thèmes : la traduction technique et le vocabulaire, la compréhension, les moyens de réexpression et les moyens de communication.

Après avoir brossé un tableau de la situation actuelle du vocabulaire technique et dénoncé les mythes qui le hantent, l'auteur se penche sur la façon d'adapter le vocabulaire au message à communiquer... et non l'inverse, tendance malheureusement trop répandue. Quant à la compréhension, il est intéressant de constater que la nature ou la fonction des

textes appellent des degrés de compréhension différents. En effet, certains textes exigent une compréhension approfondie des principes en cause, alors que d'autres peuvent s'accommoder d'une compréhension plus sommaire qui ne compromettra ni le message, ni l'intention de l'auteur. Arrivé au choix des moyens de réexpression qui s'offrent à lui, le traducteur technique se voit proposer, outre les divers vocabulaires (dénominatif, descriptif, paradigmatique et syntagmatique), toute une palette de constructions, de tours et de registres, adaptables à la nature et à la fonction du texte. Enfin, dans la dernière partie de l'ouvrage, l'auteur souligne quelles sont les exigences de la communication et précise qu'étant donné que l'important consiste à communiquer un message et non à respecter la structure de l'énoncé du texte original, le traducteur technique dispose donc d'une marge de manœuvre appréciable pour organiser la rédaction du texte en LA. Il peut donc intervenir car il a pour mission de faire comprendre. C'est à lui à juger des moyens à adopter pour faciliter la lecture, clarifier un passage obscur et même redresser les erreurs de fond qui se seraient glissées dans l'original. Le traducteur technique aura donc avantage à développer un sixième sens qui lui permette de subodorer le message et l'intention de l'auteur dès les premières lignes ou les premiers paragraphes du texte.

La traduction technique : principes et pratiques est surtout destiné aux traducteurs chevronnés qui ont le souci de la perfection dans la simplicité. En effet, une bonne partie de l'ouvrage exige du lecteur une certaine expérience de la traduction technique, bien que l'auteur identifie six lecteurs-cibles possibles. Les traducteurs débutants seront sans doute déroutés par la densité de la matière : dans un premier temps, qu'il leur suffise d'en retenir « une vision intégrée des différents

aspects de la traduction technique». Par ailleurs, si les exemples sont légion, certains d'entre eux peuvent ne pas être aussi limpides pour celui qui n'a pas été nourri dans le sérail. Les renvois à d'autres parties de l'ouvrage permettent de faire des recoupements utiles. La rédaction en rubriques, les caractères gras et les italiques facilitent la lecture et mettent en relief les points importants. Si l'ouvrage n'échappe pas aux inévitables coquilles, ces dernières ne compromettent jamais l'exposé. Enfin, le livre se termine par une bibliographie, un glossaire et un index.

L'ouvrage de Claude Bédard se présente d'abord et avant tout comme un ouvrage de consultation, une espèce de vade-mecum du traducteur technique. Dans ce travail fouillé sur les réalités pratico-pratiques de la traduction technique, l'auteur défend des points de vue assez avant-gardistes, et le caractère innovateur et audacieux de certaines techniques de traduction ou de rédaction ne feront pas l'unanimité. Néanmoins, tout l'ouvrage est solidement ancré dans l'expérience de l'auteur comme traducteur technique, et il découle d'une longue réflexion sur les problèmes quotidiens de ce type de traduction. Certains verront là une « somme » sur le sujet, ce dont l'auteur se défend bien ; mais les nombreuses avenues explorées devraient constituer autant d'auxiliaires précieux pour le traducteur technique.

En conclusion, *La traduction technique : principes et pratique* de Claude Bédard vient combler un grand vide par son contenu approfondi et très proche des réalités quotidiennes du praticien. Son actualité ne se démentira pas de sitôt, et il faut reconnaître que cet ouvrage constituera un point tournant tant dans l'étude que dans l'enseignement de la traduction technique. Pour le praticien, un outil essentiel. ■

Nouveautés

Traduction • linguistique

- GHAZI, Joseph, *Vocabulaire du discours médical*, Paris, Didier Érudition, 1985, 464 p.

Analyse systématique de la création lexicale en médecine. Utilisation des catégories classiques : dérivation, composition, siglaison, acronymie. Du point de vue sémantique, concept de cononymie, recouvrant la synonymie, la parasynonymie, l'analogie.

- GARNIER, George, *Linguistique et Traduction*, Caen, Paradigme, 1985, 305 p.

Essai de linguistique appliquée aux problèmes de la traduction. Rétrospective des problématiques contemporaines de la traduction depuis trente-cinq ans. Analyse du processus de la traduction avec accent sur ses composantes linguistiques. (Librairie Olivieri, 3527, rue Lacombe, Montréal H3T 1M2)

- DIAZ-DIOCARETZ, Myriam, *Translating Poetic Discourse: Questions of Feminist Strategies in Adrienne Rich*, Philadelphie, John Benjamins, 1985, 167 p. [22 \$]

Étude de certains liens entre la traduction et le discours féministe par l'analyse de textes poétiques d'Adrienne Rich. (John Benjamins North America Inc., One Buttonwood Square, Philadelphia, PA 19130)

- GOMEZ de SILVA, G., *Elsevier's Concise Spanish Etymological Dictionary*, 1985, 560 pp. [139]

To find the origin of thousands of English, French, Italian and Portuguese words, as well as that of many words from other languages. (Elsevier Science Publishing Co. Inc., P.O. Box 1663, Grand Central Station, New-York, N.Y. 10163)

- GHAZI, Joseph, *Pour comprendre la linguistique*, Paris, Maloine, 228 p. [15,75 \$]

Présentation des données théoriques nécessaires pour comprendre le fonctionnement de cet instrument de communication par excellence qu'est

la langue. (SOMABEC, 2475, rue Sylva-Clapin, C. P. 295, Saint-Hyacinthe J2S 5T5)

Colloques • Congrès

- HOUSE, Juliane and Shoshana BLUM-KULKA (Eds.), *Interlingual and Intercultural Communication: Discourse and Cognition in Translation and Second Language Acquisition Studies*, Tübingen, Gunter Narr, 1986, 292 p.

Actes de l'International Symposium on Discourse and Cognition in Translation and Second Language Acquisition Studies tenu à Hambourg du 13 au 15 août 1984. (John Benjamins North America Inc.)

- *Le français dans l'entreprise et la gestion des services linguistiques*, Montréal, Conseil de la langue française, 1986, 175 p.

Publication qui réunit les textes des communications, des ateliers et des interventions à ce colloque tenu à Montréal les 8 et 9 avril 1986 et organisé par l'ACFQ, la STQ, le CLF et le CLF.

- *Terminologie et communication, Actes du cinquième colloque OLF-STQ de terminologie*, Montréal, Office de la langue française, 1986, 387 p.

Recueil des exposés présentés à ce colloque qui s'est déroulé à Montréal du 13 au 15 février 1984.

- *Travail dans le cadre d'un réseau de terminologie. Coopération internationale dans le travail terminologique*, Deuxième symposium d'Infoterm, Infoterm Series 8, Munich, K. G. Saur, 1986, 645 p.

Actes de ce symposium tenu à Vienne du 14 au 17 avril 1985 et organisé par Infoterm, en collaboration avec l'Unesco, le Secrétariat d'État du Canada et l'Université Technique Vienne.

Électricité

- Hydro-Québec, *Vocabulaire illustré des lignes aériennes de transport et de distribution d'électricité, Fascicule 4 : entretien*,

Montréal, 1986, 249 p.

Recueil abondamment illustré où sont recensés 268 termes ou expressions reliés à l'entretien des lignes aériennes. Avec index des termes français et anglais et références bibliographiques. (Hydro-Québec, Centre de diffusion, 75, boul. Dorchester ouest, Montréal H2Z 1A4)

• Hydro-Québec, *Lexique de l'exploitation automatisée du réseau, Fascicule 1 : informatique et électronique*, 2^e édition, Montréal, 1986, 371 p.

Édition entièrement refondue et augmentée du *Lexique de l'automatisation* publié en 1978. Porte principalement sur l'informatique, l'électricité, l'électronique, les télécommunications et la gestion du réseau. (Hydro-Québec, Centre de diffusion)

Bourse

• COHEN, Betty, *Lexique de cooccurents, Bourse — Conjoncture*, Montréal, Linguatex, 130 p. [14 \$]

Ouvrage qui présente les cooccurents des mots clés de la Bourse et de la conjoncture économique selon les phases de tout cycle économique : début, croissance, mouvements indéterminés, déclin, fin. (Linguatex, C.P. 335, succursale Outremont, Montréal H2V 4N1)

Droit

• BEAUPRÉ, R. Michael, *Interpreting Bilingual Legislation*, 2^e Ed., Carswell Legal Publications, 1986, 275 p. [60 \$]

This new, second edition discusses, through detailed reference to relevant legislation and case law, the various court-sanctioned techniques for interpreting bilingual statutes. (Carswell Legal Publications, 2330 Midland Avenue, Agincourt, Ontario, M1S 1P7)

• Centre de recherche en droit privé et comparé du Québec, *Les codes civils, Édition critique*, Montréal, Université McGill, 1986 [22 \$]

Édition annuelle à jour au 30 juin 1986. Versions officielles F et A situées en regard. Texte complété par des annotations. Index. (Centre de recherche en droit privé, Université McGill, 3647, rue Peel, Montréal H3A 1X1)

Techniques • Sciences

• DELAMARE, J. et TH., *Dictionnaire des termes de médecine A-F et F-A*, Paris, 1986, Maloine, 1052 p. [84 \$]

Ouvrage qui donne un inventaire aussi complet que possible des maladies, des symptômes, des interventions chirurgicales, des épreuves biologiques et de leurs différents synonymes. (SOMABEC)

• COURSEAU, H., *Dictionnaire de l'aéronautique et de l'espace*, français-anglais, Paris, Conseil

international de la langue française, 1986, 728 p. [90 \$], anglais-français, Paris, Conseil international de la langue française, 1986, 727 p. [75 \$]

L'ensemble des vocabulaires de l'aviation commerciale, générale et militaire, des propulseurs, des hélicoptères, des véhicules à effet de surface et de l'électronique présenté dans un format pratique. (SOMABEC)

• HRAGA, J., *Lexique de l'électronique anglais-français*, Paris, Fréquences, 69 p. [16,25 \$]

Plus de 1500 mots ou termes anglais présentés sous une forme pratique. Explications techniques succinctes mais précises. (SOMABEC) ■

par Michel Roy
avec la collaboration
de Monique C. Cormier

Suggestions de cadeaux pour les fêtes

Vous voulez offrir un petit quelque chose à un ami qui vous a dépanné ? Vous désirez remercier ce bon samaritain qui passe vous prendre en voiture tous les matins ? Ou il vous reste tout simplement quelques noms sur votre liste et vous êtes à court d'idées de cadeaux ?

Nous avons pensé vous proposer, comme c'est maintenant la coutume, des suggestions de cadeaux pour les fêtes. De tout pour tous, dont quelques succès de librairie. Bon magasinage !

TITRE (AUTEUR)	ÉDITIONS	PRIX (\$)
La biologie des passions (J.-D. Vincent)	O. Jacob	25,95
La direction doit diriger (H. Geneen)	R. Laffont	21,95
Coup d'état dans l'entreprise (J. Naisbitt)	Inter Éditions	39,95
La passion de l'excellence (T. Peters)	Inter Éditions	27,95
Le leadership (J. J. Gribbin)	Éd. de l'Homme	16,95
La guerre froide recommencée (G. Bergeron)	Boréal	25,95
L'homme de paroles (C. Hagège)	Fayard	26,00
L'état du monde	Boréal	19,95
Pour Montréal (J. Doré)	VLB	11,95
Miré à Montréal	Musée des beaux-arts	39,95
L'un est l'autre (E. Badinter)	O. Jacob	22,95
L'œuvre de Dieu, la part du diable (J. Irving)	Seuil	22,95
La passion des femmes (S. Japrisot)	Denoël	21,95
Le salon de Wurtemberg (P. Cuignard)	Gallimard	22,95
Les vacances du fantôme (D. Van Cauwelaert)	Seuil	22,95
Une histoire américaine (J. Godbout)	Seuil	14,95
Devenez entrepreneur (P.-A. Fortin)	PUL	19,95
Dictionnaire thématique visuel (J.-C. Corbeil)	Québec-Amérique	29,95
Attendez que je me rappelle (R. Lévesque)	Québec-Amérique	19,95
Différentes saisons (S. King)	A. Michel	19,95
Une ville immortelle (P.-J. Remy)	A. Michel	23,40
L'évangile du fou (J. Edern Hallier)	A. Michel	31,55

SOURCE : Librairie Champigny, 4474, rue Saint-Denis, Montréal H2J 2L1

Des revues

par Paul Horguelin
avec la collaboration
de Marie Proulx

Le département d'Études françaises de l'Université de Sherbrooke publie une revue semestrielle : *Présence francophone*. Son objectif : l'étude des parlers français et des littératures de langue française hors de France. Le numéro 27 contient notamment les articles suivants : « Le français de Belgique est-il belge ? », « Lexicographie québécoise en perspective », « La langue des médias acadiens », « La bande dessinée dans les quotidiens de langue française au Canada ». Dans les rubriques bibliographiques, signalons un compte rendu du *Guide pratique de la communication scientifique*. (Université de Sherbrooke, Sherbrooke J1K 2R1. Abonnement : 16 \$)

Le courrier de la fin août réservait une surprise aux lecteurs de *L'Actualité terminologique* : trois numéros (19, 2, 3 et 4) pour marquer sans doute la fin des vacances. Dressons l'inventaire : « The Classification of Bills in the House of Commons », « Les barrages hydro-électriques », « Barrages fixes et mobiles », « Type and Terminology » (les caractères d'imprimerie), « De quota en quota », « La clause notwithstanding », « Le vocabulaire français de la procédure pénale », « Floppy and other Slipped Disks », ainsi que la suite de « La terminologie médicale française ». Le numéro 19,3 rassemble un intéressant Courrier des lecteurs. En prime : l'index cumulatif des volumes 12 (1979) à 18 (1985) inclusivement.

Dans *C'est-à-dire...* (XVI, 6), un animateur de Radio-Canada met ses collègues en garde contre le relâchement de la langue parlée en ondes.

Viennent ensuite la première partie d'un article sur les régionalismes dans la communication et une étude terminologique sur le disque compact. À la rubrique bibliographique : un compte rendu de la dernière édition du dictionnaire d'électronique de Piroux (Eyrolles, 1983).



La banque des mots (31) s'intéresse à l'orthographe (jeu Orthotel et championnat d'orthographe). Un universitaire canadien décrit la « Structure informatique interne d'une mini-banque de terminologie ». À la rubrique « Vocabulaires » : la bijouterie-joaillerie, les termes ferroviaires (M à Z), les ponts roulants et les portiques, le maniement sécuritaire des échelles.

Entre nous (45) traite de « typographie et communication » (« Le traducteur doit être sensible à l'aspect visuel du texte »). Un entrefilet propose des équivalents de *speed bump* (ralentisseur, dos-de-gendarme, de préférence à bosse de décélération ou de ralentissement).

Sous la rubrique « Pour bien se comprendre » d'*Hydro-Presse*, relisons deux brèves études terminologiques : « Les vannes... au fil de l'eau » (66, 11) et « L'imprimante, de la magie ou presque » (66, 13).

Le lexique n° 14 de Pratt & Whitney Canada porte sur le taraud et la filière (*tap and die*). Il est accompagné des index français et anglais des lexiques 1 à 12.

Terminologie comptable (2, 13) répond à la question : « Le bilan d'un particulier et le bilan d'une entreprise : s'agit-il toujours d'un bilan ? ». (Oui !)

Termiglobe (IX, 2), bulletin de la Section de terminologie de Téléglobe Canada, s'intéresse à « Une question de fréquence » (en télécommunications) et apporte sa contribution au débat sur « Language and Sexism » en proposant quelques procédés de « bias-free communication ».

Dans *INFORMATIO* (15, 4), l'Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario annonce l'ouverture d'un bureau à Toronto. Deux ateliers de perfectionnement professionnel y ont déjà été organisés en septembre. À la rubrique « Rapport des comités », on trouve notamment la liste des critères d'après lesquels un ordinateur du Secrétariat d'État choisira les pigistes traitant avec la Division des marchés de services (travaux en sous-traitance). Le bulletin reproduit en outre la lettre de protestation envoyée au président de Radio-Canada à la suite de la

mémorable « interprétation » des cérémonies d'ouverture d'EXPO 86.

Le *Bulletin de la Corporation des traducteurs et interprètes du Nouveau-Brunswick* (7, 1) donne un bref résumé des communications présentées à l'assemblée annuelle (la traduction assistée, la terminologie, le langage gestuel). Deux courts articles traitent de la responsabilité morale des traducteurs et de « l'art de rire de soi quand on est traducteur ou traductrice ». Bonne nouvelle : un concours est ouvert pour doter le *Bulletin* d'un titre plus court...

Dans *Meta* (31, 2) signalons les articles « Recherches en traductologie en République fédérale d'Allemagne », « Les banques de terminologie de l'avenir » et « Théorie/pratique : une fausse alternative », ainsi qu'une étude sur les adverbes et une communication sur l'activité au Bureau des traductions.

Uqaaqta (4), revue bilingue inuktitut-anglais, pose la question : « Will our Language Survive ? » (la réponse dépend des Inuit, qui disposent maintenant d'outils : manuels scolaires, dictionnaires et grammaires). Dans un article intitulé « Changing Lifestyle Changes Language », on prône l'uniformisation du système graphique, l'enrichissement de la langue par emprunts et créations néologiques... et la spécialisation des traducteurs et interprètes.

Dans *The TRANSletter* (4, 15), bulletin des traducteurs et interprètes de Colombie-Britannique, on lit notamment le compte rendu d'un



atelier de traduction (français-anglais) et l'annonce d'une deuxième série de cours pour interprètes auprès des tribunaux (16 étudiants de l'an dernier sont en stage).

Plusieurs articles retiennent l'attention dans *The ATA Chronicle* (XV, 6) : « Declaration of the Rights and Responsibilities of Translators » (projet du PEN Club), « Words, Words, Words... » (faut-il facturer les traductions selon le nombre de mots ou de caractères ? Comparaison des deux décomptes en anglais) ; enfin, en écho à un article précédent, quatre membres de l'association américaine donnent leur opinion sur les rapports entre les indépendants et leurs clients — entreprises, agences ou cabinets.

The Jerome Quarterly (1, 4) consacre trois courts articles à la traduction automatique : « AI Spurs New Machine Translation Efforts » (C'est reparti ! Deux groupes de recherche américains, comprenant des experts en intelligence artificielle, travaillent à la mise au point d'un système de T.A. capable de produire « high-quality translations which require no post-editing, using textual or spoken input sources ») ; « Machine Translation : Where to ? » (l'intérêt de cet article tient au

fait qu'il a été traduit de l'espagnol... par machine : 468 mots, une minute et 21 secondes pour la traduction, 20 minutes pour la post-édition) ; « The Postediting Experience » (... à la Pan American Health Organization de Washington, qui utilise deux systèmes de T.A. : espagnol-anglais et vice versa). Signalons un dernier article, « How Do Translators Use Dictionaries » : l'auteur y critique une communication (canadienne) et un ouvrage (allemand) analysant la démarche d'étudiants en traduction ; il souhaite que des recherches permettent de mieux définir ce que devrait être un dictionnaire de traduction.

Trois numéros de *Multilingua*, revue publiée sous les auspices de la CCE, sont arrivés depuis la dernière recension. Le 4-4 est un numéro spécial sur Expolangues (Paris, 1985) ; les articles sont regroupés sous trois thèmes : contact des langues, le monde de la traduction et l'enseignement des langues. Dans le n° 5-1, mentionnons entre autres deux articles : « L'interprète et les obstacles inhérents au multilinguisme » et « Le travail terminologique en interprétation de conférence ». Enfin, dans le n° 5-2, on peut lire des articles sur la spécialisation des interprètes et la post-édition.

Babel (2/86) propose une étude sur les difficultés de la traduction à partir de l'hébreu et deux articles en allemand (la traduction dans l'Égypte ancienne et l'approche herménéutique en traduction). « Climats de la traduction » présente la situation de la profession en Italie (en italien) et « Forum » décrit l'enseignement de la traduction en République démocratique allemande (en allemand).

Retenons dans *Traduire* (128) : un bon compte rendu de la Septième Conférence « Translating and the Computer » (Londres, 1985), dont les thèmes étaient le traducteur indépendant face à l'ordinateur et l'état actuel des technologies de traduction automatique ; la suite de l'article sur « L'anticipation en interprétation simultanée » et quelques réflexions sur la question « Pour qui les théoriciens théorisent-ils ? ». À la rubrique « Ouvrages reçus », compte rendu de *Micro-ordinateurs et activité professionnelle* (Hachette Informatique, traduit de l'américain) : « petit guide bien conçu qui mérite sa place dans la bibliothèque de tout traducteur envisageant l'acquisition d'un système micro-informatique ».

Dans *The Linguist* (25, 2) on peut lire entre autres les articles suivants : « Community Interpreting and Translation in Australia », « On the Translation of Poetry : Further Comments » et « Can Alexander Nikolaevich become Sikander Ji ? — Some Problems of Transference of Cultural Concepts ». Le compte rendu de l'assemblée annuelle de l'*Institute of Linguists* semble indiquer que le calme est revenu après une période de dissensions et la démission de quelques figures marquantes de la traduction en Grande-Bretagne.

Le *Bulletin de l'Asti* (2/1986) publie un procès-verbal de l'assemblée annuelle de l'Association suisse des traducteurs et interprètes : 20 années d'existence, 312 membres. L'éditorial dénonce les « bradeurs de traductions » et un article présente les résultats d'un sondage auprès de traducteurs informatisés : l'apprentissage est parfois pénible (défiance des cours et des manuels), mais aucun des répondants ne regrette sa décision.

Au sommaire de *Technostyle* (5, 1) : « Using Case Studies to Teach Report Writing », « Étude de cas sur le développement de la publication *Leaders — Guide du superviseur* » (les étapes de la réalisation d'une publication interne du gouvernement fédéral), « Teaching Agricultural Students to Write Technically », « Profile of an Aeronautics Technical Writer » et « A Bibliography of Administrative and Technical Communication in Canada : Part II » (comprend des articles et ouvrages en français).



La francisation en marche (5, 4) publie quatre reportages sur la francisation des entreprises et présente le Centre d'aide en français créé à l'intention des étudiants du Collège Édouard-Montpetit. La petite chronique langagière condamnée « sur-temps » et « temps supplémentaire », rappelle les acceptions d'expertise et donne président-directeur général comme équivalent de *president and chief executive officer*.

La revue *Spiraie* (62, été 1986) a publié un dossier : « Traduit au Québec ». On y lit les articles suivants : « Des produits de chez nous ? » (la traduction d'œuvres littéraires canadiennes-anglaises est en plein essor, mais il y aurait

d'autres secteurs à s'approprier) ; « Ceci n'est pas une trahison » (dans le domaine théâtral, la traduction par acclimatation enferme le public dans un imaginaire verrouillé contre l'étranger) ; « L'ambiguïté d'un concept » (dans le droit fil des non-traductions de Jacques Brault et des traductions en cascade de la revue *Éclipse* [v. Circuit, n° 2, p. 26], deux éditeurs canadiens lancent la collection bilingue « Transformance ») ; « Les succès des autres » (l'adaptation de chansons anglaises et américaines est à la baisse) ; « Se voir comme dans un miroir » (la traduction de la littérature québécoise en anglais maintient son rythme : on publie même de nouvelles versions) ; « Aux limites de la traduction : la psychanalyse » (ou « l'intraduisibilité du dit analytique en séance »).

Le français dans le monde consacre un numéro (200) à la bande dessinée. Dans le n° 201, « Parlez-vous le s(h)ibboleth ? », intéressant article sur les indices qui dénotent l'appartenance à une culture.

Dans le contenu varié de *Qui Vive International* (3) puisons : « Traduire la poésie ? » (20 versions françaises d'un poème hongrois), « Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre : les petits Canadas » (dossier constitué d'une dizaine de textes), « Marie Laberge, auteure » (sous-titre : « Intimité et fantaisie du théâtre québécois »), « Faut-il traduire le québécois ? » (court extrait de « L'Homme gris », pièce de Marie Laberge : texte original et « traduction » pour la scène parisienne), « T.A.O. : encore une assistée ! » (les travaux du CNRS et un spécimen peu convaincant : « N'utiliser que les lubrifiants contenus dans leur emballage d'origine : *Do not use only lubricants contained in their [INCONNU : origine] wrapping...* »).

Les langagiers voudront-ils de l'éditique ? (I)

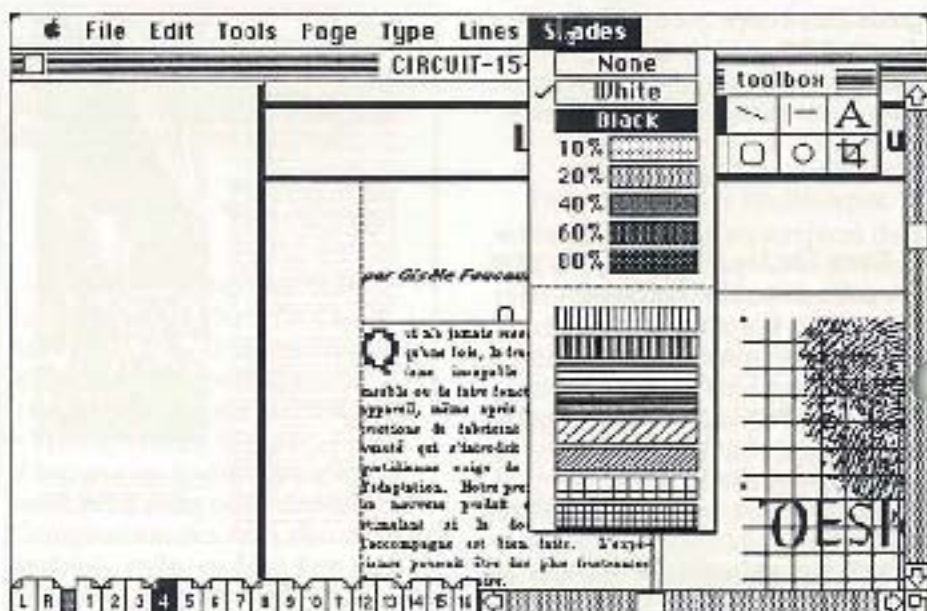
« Nous sommes tous des imprimeurs », proclamait récemment la revue Commerce, à propos des nouveaux logiciels de mise en page. Est-ce vrai ?

Il y a quelques mois à peine, un nouvel outil a fait son apparition dans le monde de l'informatique. Baptisé *desktop publishing* ou *éditique*, ses effets ont déjà commencé à se faire puissamment sentir. De quoi s'agit-il au juste ? Essentiellement, l'éditique désigne un ensemble de programmes permettant de produire, sur micro-ordinateur, des publications d'allure professionnelle.

Ces programmes se divisent actuellement en trois grandes catégories : traitement de texte, traitement d'images et mise en page. Le premier type de programme est bien connu des lecteurs et nous n'allons pas y revenir. Le second commence à se faire connaître de certains langagiers. Se trouvent réunis dans cette catégorie tous les logiciels permettant de réaliser des dessins ou des graphiques.

C'est cependant la troisième catégorie de logiciels qui est en train de révolutionner la manière dont beaucoup de langagiers seront appelés à travailler. Il y a déjà quelques années que l'industrie des arts graphiques se sert de l'ordinateur pour faire de la mise en page. Ce qui est nouveau, c'est qu'un micro-ordinateur comme le Macintosh — et bientôt le IBM PC — est suffisamment puissant pour se prêter à ce genre d'application. Le présent numéro de *Circuit* a, pour l'essentiel, été réalisé avec un Macintosh et le programme *PageMaker* (version 1.2), de la société Aldus.

Dans un premier temps, les articles ont été tapés sur traitement



Une page-écran de Macintosh illustrant un article réalisé avec *PageMaker*.

de texte *Word*, de Microsoft. Après avoir été corrigés, ils ont été mis en page avec *PageMaker*. Ce dernier programme (mais il y en a d'autres, dont *MacÉditeur* et *Ready Set Go!*) réunit notamment les fonctions suivantes :

- Création d'une grille de base permettant de répéter automatiquement, d'une page à l'autre, les éléments essentiels de la mise en page.
- Disposition en colonnes multiples de dimensions variables et comportant tous les types d'alignements du texte (à gauche seulement, à droite seulement, à gauche et à droite — comme dans la présente chronique — et centré).
- Fonction zoom permettant d'obtenir une vue plus ou moins rapprochée de la page à traiter (grosissement à 200 % pour le travail de précision, vue réelle pour s'assurer de l'exactitude de la mise en page et vues réduites pour vérifier l'effet d'ensemble). Il est à noter qu'on peut travailler sur chacune de ces vues.
- Boîte à outils pour la réalisation d'effets graphiques (filets de tailles et de formes diverses, trames, cadres à angles droits ou arrondis, cercles et ovales).
- Fonction traitement de texte simplifiée (pas de recherche et remplacement automatique, mais possibilité d'insérer des tabulateurs alignés à gauche, à droite,

au centre ou sur une virgule décimale). Le programme permet également la coupure semi-automatique des mots en fin de ligne (l'utilisateur tape lui-même un code spécial entre les syllabes du mot à couper ; lorsque le mot ainsi marqué arrive en fin de ligne, il est automatiquement divisé à l'endroit approprié ; dans le cas contraire, les marques de coupe restent invisibles).

- Collage de textes réalisés avec d'autres programmes ; tous les « blocs » de texte formant un article conservent entre eux un lien dynamique (si, par exemple, dans un texte donné, on supprime un paragraphe à la page un, la suite du texte, où qu'elle se trouve dans le reste du document, est automatiquement redispensée).
- Collage de graphiques et de dessins réalisés avec d'autres programmes et possibilité de les couper et de les redimensionner.
- Utilisation du langage Postscript permettant l'emploi de véritables caractères d'imprimerie (Helvetica, Times, etc.) et l'impression du document sur imprimante au laser ou sur une machine professionnelle de type Linotronic à très haute résolution.
- Possibilité de déplacer et de combiner à volonté les éléments graphiques et les éléments textuels. Cette caractéristique est la plus importante de toutes. C'est elle qui assure la fonction mise en page proprement dite.

Pour l'utilisateur habitué au Macintosh et au traitement de texte, l'apprentissage du programme est relativement aisé (deux ou trois séances de deux heures devraient normalement suffire). *PageMaker* fait appel à toutes les possibilités du Macintosh (menus déroulants, affichage tel quel, choix de fonctions par cliquage sur boutons ou sur « icônes »). Après une certaine période de tâtonnements, l'utilisation du programme devient presque un plaisir.

PageMaker n'est cependant pas sans défauts. Voici la liste des principales difficultés que nous avons relevées :

- La vue en format réel est la seule qui corresponde exactement au résultat imprimé. Toutes les autres vues sont des approximations, de sorte qu'un titre centré, par exemple, n'apparaîtra plus comme tel lorsqu'on affiche la vue d'ensemble de la page.
- Le système de tabulation est pour le moins tarabiscoté. Il oblige notamment l'utilisateur à appeler une fenêtre et à aligner celle-ci avec la portion de texte à traiter, ce qui teste durement la patience de l'opérateur pressé. En outre, chaque fois qu'on veut vérifier le résultat d'un changement de tabulateur, il faut fermer la fenêtre de tabulation, ce qui interdit le travail « à l'œil ».
- Le programme répond parfois de façon assez lente aux commandes de l'opérateur (le logiciel a été testé sur un Macintosh avec processeur de 512 kilooctets).
- L'interface visuelle connaît quelques ratés. Par exemple, certaines portions du texte restent inutilement sélectionnées. Le curseur, également, a parfois tendance à jouer à cache-cache avec l'opérateur.
- Certains trucages (dont l'alignement d'un titre à l'intérieur d'un cadre) se réalisent parfaitement à l'écran, mais ne s'impriment pas correctement.
- La version 1.2 ne permet pas de créer un document supérieur à seize pages (il est toutefois possible de créer plusieurs documents et de numérotter les pages en conséquence).
- Le programme envoie parfois des messages d'erreur... erronés, ce qui l'amène à signaler la présence de problèmes inexistant.
- *PageMaker* se vend très cher (environ 700\$ à Montréal). Avant de l'acheter, l'utilisateur a intérêt à se renseigner auprès d'amis qui en font déjà usage.

...

Malgré ces défauts, *PageMaker* est un programme extrêmement

intéressant, car, malgré sa facilité d'emploi, il met un véritable atelier de typographie entre les mains de l'utilisateur. Le seul problème qu'il pose réside dans la faiblesse relative de la fonction traitement de texte. Dans l'état actuel des choses, l'utilisateur se trouve en effet pris devant un dilemme. Ou bien il crée d'abord son texte en se servant de toutes les capacités d'un programme ordinaire de traitement de texte, ou bien il rédige son texte directement à l'intérieur de *PageMaker*. Dans le premier cas, il profite de toute la puissance du traitement de texte, mais il doit par la suite perdre un certain temps à « importer » son texte dans le programme de mise en page. Avec la deuxième solution, il contrôle d'entrée de jeu l'apparence de son texte, mais il doit sacrifier certaines fonctions de traitement de texte auxquelles il s'était habitué.

Ce genre de difficulté illustre la voie que s'approprient à prendre les fabricants de logiciels de mise en page. Déjà, la société Manhattan Graphics a annoncé la sortie de *Ready Set Go! 3*, un programme de mise en page dont le module de traitement de texte comporte les fonctions recherche et remplacement et frappe abrégée, plus un correcteur de coquilles faisant appel à un dictionnaire (anglais) de 60 000 termes.

Comme on le voit, les choses vont très vite dans ce domaine. On peut parier que, d'ici quelques mois, les fabricants seront nombreux à proposer des logiciels de mise en page comportant un programme complet de traitement de texte (l'inverse s'annonce également : certains fabricants révisent actuellement leurs programmes de traitement de texte afin de les doter de capacités graphiques très poussées). Reste à savoir ce que les langagiers voudront bien en faire. Dans le prochain numéro, nous examinerons certains emplois que les traducteurs et les rédacteurs peuvent faire des logiciels de mise en page. Nous allons tâcher de voir s'il y a de leur intérêt de se lancer eux aussi dans l'aventure de l'édition. ■

Working overtime

St. Louis Road, Sillery; July 10, 1986; 5:15 p.m.

Destination: home. Love and unwinding fluid.

A quarter mile from that destination, my (westbound) lane was blocked. A load of branches had fallen from a pick-up truck and the driver was tidying the mess. I moved into the opposite lane, passed the truck, prepared to move back into my own lane. As I was doing so, something caught the corner of my left eye. I looked again.

A bicyclist was bearing down on

me, at speed. There was no way we could avoid each other. All I could do was stand on the brake and pray for a miracle.

The thud was heart stopping, and the unfortunate young man was thrown over his handlebars, to land on the hood of the car. There he lay, his head against the windscreen, his eyes looking down into mine. Well, if he could look at me, at least he was still conscious; but, more important, how damnably fortunate he hadn't gone under the wheels. As I got out of the car, he jumped (*sic*) off the hood, and now was standing beside his bicycle.

"Are you all right?"

Incredibly, except for a slight cut on one knee, he was.

"But I'm late for work."

We loaded his bicycle (dam-

aged, but only slightly) into the rear section of my station wagon, and set off for the restaurant where he was employed for the summer. On the way, he told me he was a student.

"I see — and what are you studying?"

"Translation. I'm in the second year of the Laval program."

Well! Here was one future colleague who'd have no trouble rolling with the punches! And how about that assiduity?

Our profession may be misunderstood here below, but since July 10, it's been my firm conviction that Somebody Up There likes translators.

And that evening, the guardian angels were working overtime.

R. Clive Meredith

Les mémoires : des victimes de l'oubli

Les bibliothèques et centres de documentation de nos universités recèlent une foule de sources de référence d'une valeur inestimable pour les traducteurs, rédacteurs et terminologues avertis. Qu'on pense seulement à ces dictionnaires, encyclopédies, monographies spécialisées, normes, périodiques, bulletins et vocabulaires, bref à tous ces classiques dont nul ne pourrait se passer. Le seul montant qu'on a dû verser pour les acquérir suffirait sans doute à attirer les curieux, linguistes ou non!

Mais aux côtés de ces grands privilégiés s'alignent silencieusement une race de documents qui semblent n'avoir pour unique fonction que de s'empoussiérer lentement. Non, il ne s'agit pas des vieux dictionnaires de latin ou de grec, mais bien plutôt de ces laissés pour compte que sont les mémoires de maîtrise en terminologie (vocabulaires, glossaires, etc.).

Posez-vous la question. Combien

de fois au cours de votre carrière avez-vous consulté un vocabulaire spécialisé fait dans le cadre d'études de maîtrise? Et pour ceux qui n'ont pas osé répondre: saviez-vous seulement que de tels ouvrages étaient mis à la disposition des intéressés? Parions que les réponses sont éloquentes.

Et pourtant... Bien que ne jouissant de la renommée d'aucune maison d'édition influente siron à peine de celle de leur université marraine, les mémoires terminologiques sont sans aucun doute des sources de référence très précieuses. En effet, avant de parvenir au sommet (souvent trop élevé pour être rejoint) des rayons de la bibliothèque, ils ont dû subir l'évaluation et la critique serrées de lecteurs dignes de foi, soit, dans la plupart des cas, deux professeurs de traduction ou de terminologie et un spécialiste du domaine traité. En matière de révision objective, qui peut demander mieux? Sachez qu'une fois cette

triple épuration opérée, la marge d'erreur est dérisoire. Après tout, des réputations sont en jeu! Sans compter celle des étudiants. Par ailleurs, ces mémoires portent nécessairement sur des domaines de pointe lacunaires; c'est là la première condition d'acceptation d'un sujet de maîtrise. Ils sont donc susceptibles de soulager plus d'un mal de tête. Au nombre des domaines traités, le droit aérien, la sonométrie, la politique monétaire, la commercialisation et la politisation du pétrole, la Loi sur les banques et la sécurité sociale.

Alors la prochaine fois que vous ferez un saut à l'université, vous devriez aller jeter un coup d'œil sur l'œuvre discrète des jeunes maîtres. Qui sait, peut-être s'y trouve-t-il des classiques de demain. Et parmi ces mémoires, si je puis me permettre, le mien...

Marie-Hélène Gauthier
(maître depuis peu)

AFFAIRES PUBLIQUES 0 BIOCHIMIE 0 BIOLOGIE 0 BOIS OUVRÉ 0 CHIMIE 0 ÉLECTRICITÉ 0
 ÉLECTRONIQUE 0 EMBALLAGE ET CONDITIONNEMENT 0 ENVIRONNEMENT 0 FINANCES 0
 EXPLOITATION FORESTIÈRE 0 FORMATION 0 GÉOLOGIE 0 INFORMATIQUE 0 LOGISTIQUE 0
 MANUTENTION 0 MARKETING 0 MATÉRIAUX 0 MATHÉMATIQUES 0 MÉCANIQUE 0 MÉCANIQUE DES
 FLUIDES 0 MÉTALLURGIE 0 MÉTHODES ET PROCÉDÉS ADMINISTRATIFS 0 NUCLÉAIRE 0 PÂTES ET
 PAPIERS 0 PRESSE D'ENTREPRISE 0 PUBLICITÉ 0 RÉGULATION 0 RESSOURCES HUMAINES 0
 ROBINETTERIE 0 SÛRETÉ INDUSTRIELLE 0 TRANSPORT FERROVIAIRE 0 AFFAIRES PUBLIQUES 0
 BIOCHIMIE 0 BIOLOGIE 0 BOIS OUVRÉ 0 CHIMIE 0 ÉLECTRICITÉ 0 ÉLECTRONIQUE 0 EMBALLAGE
 ET CONDITIONNEMENT 0 ENVIRONNEMENT 0 FINANCES 0 EXPLOITATION FORESTIÈRE 0
 FORMATION 0 GÉOLOGIE 0 INFORMATIQUE 0 LOGISTIQUE 0 MANUTENTION 0 MARKETING 0
 MATÉRIAUX 0 MATHÉMATIQUES 0 MÉCANIQUE 0 MÉCANIQUE DES FLUIDES 0 MÉTALLURGIE 0
 MÉTHODES ET PROCÉDÉS ADMINISTRATIFS 0 NUCLÉAIRE 0 PÂTES ET PAPIERS 0 PRESSE
 D'ENTREPRISE 0 PUBLICITÉ 0 RÉGULATION 0 RESSOURCES HUMAINES 0 ROBINETTERIE 0 SÛRETÉ
 INDUSTRIELLE 0 TRANSPORT FERROVIAIRE 0 AFFAIRES PUBLIQUES 0 BIOCHIMIE 0 BIOLOGIE 0 BOIS
 OUVRÉ 0 CHIMIE 0 ÉLECTRICITÉ 0 ÉLECTRONIQUE 0 EMBALLAGE ET CONDITIONNEMENT 0
 ENVIRONNEMENT 0 FINANCES 0 EXPLOITATION FORESTIÈRE 0 FORMATION 0 GÉOLOGIE 0
 INFORMATIQUE 0 LOGISTIQUE 0 MANUTENTION 0 MARKETING 0 MATÉRIAUX 0 MATHÉMATIQUES
 0 MÉCANIQUE 0 MÉCANIQUE DES FLUIDES 0 MÉTALLURGIE 0 MÉTHODES ET PROCÉDÉS
 ADMINISTRATIFS 0 NUCLÉAIRE 0 PÂTES ET PAPIERS 0 PRESSE D'ENTREPRISE 0 PUBLICITÉ 0
 RÉGULATION 0 RESSOURCES HUMAINES 0 ROBINETTERIE 0 SÛRETÉ INDUSTRIELLE 0 TRANSPORT
 FERROVIAIRE 0 AFFAIRES PUBLIQUES 0 BIOCHIMIE 0 BIOLOGIE 0 BOIS OUVRÉ 0 CHIMIE 0
 ÉLECTRICITÉ 0 ÉLECTRONIQUE 0 EMBALLAGE ET CONDITIONNEMENT 0 ENVIRONNEMENT 0
 FINANCES 0 EXPLOITATION FORESTIÈRE 0 FORMATION 0 GÉOLOGIE 0 INFORMATIQUE 0 LOGISTIQUE
 0 MANUTENTION 0 MARKETING 0 MATÉRIAUX 0 MATHÉMATIQUES 0 MÉCANIQUE 0 MÉCANIQUE
 DES FLUIDES 0 MÉTALLURGIE 0 MÉTHODES ET PROCÉDÉS ADMINISTRATIFS 0 NUCLÉAIRE 0 PÂTES
 ET PAPIERS 0 PRESSE D'ENTREPRISE 0 PUBLICITÉ 0 RÉGULATION 0 RESSOURCES HUMAINES 0
 ROBINETTERIE 0 SÛRETÉ INDUSTRIELLE 0 TRANSPORT FERROVIAIRE 0 AFFAIRES PUBLIQUES 0
 BIOCHIMIE 0 BIOLOGIE 0 BOIS OUVRÉ 0 CHIMIE 0 ÉLECTRICITÉ 0 ÉLECTRONIQUE 0 EMBALLAGE
 ET CONDITIONNEMENT 0 ENVIRONNEMENT 0 FINANCES 0 EXPLOITATION FORESTIÈRE 0
 FORMATION 0 GÉOLOGIE 0 INFORMATIQUE 0 LOGISTIQUE 0 MANUTENTION 0 MARKETING 0
 MATÉRIAUX 0 MATHÉMATIQUES 0 MÉCANIQUE 0 MÉCANIQUE DES FLUIDES 0 MÉTALLURGIE 0

TRADUCTIONS DE VILLERS-CÔTÉ INC.

Un savoir-faire multidisciplinaire.

118, rue Radisson, bureau 400
 Trois-Rivières (Québec)
 G9A 2C4

(819) 378-3111 / (800) 567-9476

4, Place Ville-Marie, bureau 410
 Montréal (Québec)
 H3B 2E7

(514) 875-8161

QUALITÉ

OBLIGE!



Votre service de Terminologie de La langagerie. Grâce à son intervention, ce service apporte un concours à la fois direct et indispensable aux efforts de qualité du Cabinet.

Notre service de Terminologie dépose la quasi-totalité des textes qui vous sont confiés. Il consulte notre clientèle sur ses habitudes et préférences terminologiques; il relève cette terminologie et la met à la disposition de nos traducteurs et traductrices. Puis il complète les recherches nécessitées par les textes à traduire, en faisant de nombreux appels téléphoniques ou en effectuant des visites «sur le terrain».

La langagerie dispose aujourd'hui, grâce à ce service, d'une banque de terminologie très complète, organisée selon les règles de l'art, qui s'étend à un large éventail de domaines.

Sans la Terminologie, nous n'aurions jamais accompli tous les progrès réalisés jusqu'à maintenant sur la voie de la qualité.

Gilles Tremblay
Gilles Tremblay, président



La langagerie

Heures d'ouverture :

Tous les jours,
de 8 h 30 à 23 h

Permanence

les samedis et dimanches

TRADUCTION ♦ TERMINOLOGIE ♦ RÉDACTION ♦ RÉVISION ♦ TYPOGRAPHIE

À MONTRÉAL

1200, avenue du Collège McGill
Bureau 510
Montréal (Québec)
H3B 4G7
(514) 875-8820

À WINNIPEG

153, avenue Lombard
Bureau 214 A
Winnipeg (Manitoba)
R3B 0T4
(204) 947-1593

À NEW YORK*

257 Park Avenue S.
17th Floor
New York, NY 10010
États-Unis
(212) 777-7878

*Langues étrangères.